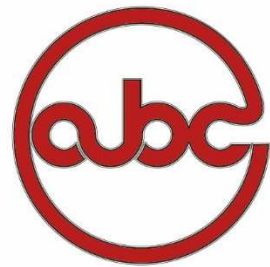


Collège au théâtre  
Saison 2018 | 2019  
Fiche pédagogique n°2

Association  
Bourguignonne  
Culturelle  
Scène pluridisciplinaire



18  
19



# Lettres à Élise

Informations pratiques :

*Lettres à Elise*

Mardi 16 octobre à 20H et le mercredi 17 octobre à 10H

Théâtre des Feuillants

Durée : 1h20

Rencontres à chaud à l'issue des représentations

[www.abcdijon.org](http://www.abcdijon.org)

Chers collègues,

Pour préparer vos élèves à leur venue au spectacle ou approfondir leur connaissance de celui-ci, nous vous proposons un document à destination des élèves qui vous permettra d'en explorer les principaux axes.

N.B. : Vous trouverez en annexe cinq corpus de documents (textes et images) qui serviront de support à un travail de groupes autour de la Grande Guerre. **Certains de ces textes, parce qu'ils évoquent de façon crue la guerre, sont peut-être susceptibles de heurter la sensibilité de vos élèves.** Il sera alors important d'en parler avec eux.

Les sources du dossier :

- Une mallette pédagogique consacrée à la Grande Guerre : <http://actualites.ecoledeslettres.fr/arts/la-grande-guerre-dans-tous-ses-etats-mallette-pedagogique/>
- Photos © Guy Delahaye



# **Lettres à Elise**

## **Travail en amont**

---

### **1. Dire la Grande Guerre**

#### **1.1. Comprendre le conflit**

> Le spectacle que tu vas aller voir a pour thème la Première Guerre Mondiale. Pour mieux comprendre ce conflit et ses conséquences, regarde cette vidéo et complète le résumé avec les mots suivants : 11 novembre 1918, 1918, 28 juin 1914, Américains, bataille de la Marne, France, François-Ferdinand, guerre de mouvement, guerre de position, phase offensive, Serbe, tranchées, Triple-Alliance, Triple-Entente, Verdun

La vidéo : [https://www.youtube.com/watch?v=Yz\\_qj81-uX8](https://www.youtube.com/watch?v=Yz_qj81-uX8)

#### **Les débuts du conflit...**

L'assassinat de l'archiduc ..... , héritier de l'Empire austro-hongrois, à Sarajevo le .....provoque le début de la Première Guerre mondiale. Pourquoi ?

L'Europe est alors divisée en deux alliances : la ..... (France, Royaume-Uni, Russie, Serbie entre autres) qui s'opposent à la Triple-Alliance (Empire allemand et Empire d'Autriche-Hongrie). Lorsque l'héritier de l'Empire austro-hongrois est assassiné par un ..... , la guerre éclate, opposant, par extension l'ensemble des pays alliés. Ce conflit est d'abord européen puis s'étend progressivement au monde entier.

#### **Les trois grandes phases de la guerre**

L'année 1914 est marquée par le début de la Première Guerre mondiale et de sa première phase. Il s'agit d'une ..... , pendant laquelle d'importants déplacements de troupes ont lieu. C'est ce que l'on appelle une ..... Les événements s'enchaînent donc rapidement. En août, les Allemands envahissent la ..... et du 6 au 13 septembre, a lieu une contre-offensive de l'armée française, lors de la ..... . Les Allemands reculent. On compte déjà 500 000 morts. En novembre, le front se stabilise de la mer du Nord à la frontière suisse. La situation est la même sur le front oriental où Russes et Allemands se font face.

De 1915 à 1917, la guerre s'enlise dans ce que l'on appelle une..... Ces deux années sont marquées par une phase défensive de la guerre, durant laquelle les troupes se terrent dans des ..... et tentent de conserver leurs positions. Des assauts meurtriers sont alors lancés sans succès contre les tranchées ennemies (500 000 morts à ..... en 1916, 1 million

de morts et de blessés dans la Somme, la même année). Les combats inutiles provoquent des désertions et des mutineries.

En ....., la guerre de mouvement reprend. Au printemps, les Allemands lancent une série d'offensives qui échouent. Les ..... sont entrés dans le conflit en avril 1917 ce qui permet à l'Entente de finalement remporter la victoire contre la ..... (ancienne alliance des Empires Centraux à laquelle se sont ajoutés le royaume d'Italie puis l'Empire Ottoman). L'armistice est signé le.....



## 1.2. Découvrir un corpus de textes autour de la Grande Guerre

> Ce travail va te permettre d'explorer des écrits autour de cinq grandes thématiques :

- La guerre comme écriture du bruit (Annexe 1)
- La guerre comme écriture du corps (Annexe 2)
- La guerre comme écriture de la fraternité (Annexe 3)
- La guerre comme écriture de l'horreur (Annexe 4)
- La guerre comme écriture de la beauté (Annexe 5)

Etape 1 : Forme avec tes camarades cinq groupes de travail et tire au sort l'un des cinq thèmes.

Etape 2 : Découvrez en groupe ce corpus en lisant attentivement les textes et en observant les ressources iconographiques.

Etape 3 : Quelles sont vos premières réactions à la lecture de ce corpus ?



.....  
.....  
.....

Etape 4 : Choisissez l'une des trois images. Pourquoi l'avoir choisie précisément ?

.....  
.....  
.....

Etape 5 : Choisissez l'un des textes du corpus (ou un extrait pour les textes les plus longs) et travaillez sa mise en voix.

Etape 6 : Présentez en groupe votre travail au reste de la classe.

- Indiquez le thème sur lequel vous avez travaillé ;
- Projetez l'image que vous avez choisie et expliquez votre choix ;
- Proposez la lecture à plusieurs voix du texte sélectionné par le groupe.



## 2. La construction du spectacle

### 2.1. Entrer dans la pièce par le résumé

#### Présentation du spectacle

Début août 1914, Jean Martin, l'instituteur d'un petit village auvergnat, doit partir à la guerre. Il quitte son épouse, Élise, et leurs deux enfants, Camille et Arthur. Les choses commencent bien : il retrouve à la caserne les amis avec lesquels il a fait son service militaire. A défaut d'enthousiasme, ils se réchauffent de camaraderie. Le soir, il adresse une première lettre à Élise. Elle lui répond. Et bientôt, à travers leurs courriers, se racontent leur histoire, le comique et le tragique des années de guerre, de l'amour à la révolte, du désespoir à la tendresse.

L'histoire de la Grande Guerre s'articule le plus souvent autour de la commémoration d'événements politiques et s'accompagne de l'inévitable déclinaison des batailles. *Lettres à Elise* s'intéresse à celles et ceux qui vivent le conflit dans leur chair et dans leur sang et utilise, pour ce faire, une toute petite partie de la documentation monumentale laissée par les contemporains sous forme épistolaire.

Car la Grande Guerre, qui a entraîné des séparations extrêmement longues, a donné lieu à une intense correspondance, principalement entre les femmes à l'arrière et les hommes à l'avant. Selon les estimations, les poilus et leurs proches ont échangé au moins quatre millions de lettres par jour à partir de 1915. Rien qu'en France, cela représente plus de dix milliards de lettres en quatre années de guerre.

Quand on s'intéresse à une correspondance, on constate avant tout qu'un individu se parle, dit ses amis, ses proches, ses joies et ses peines, son point de vue sur les tranchées, l'assaut, la boue, et tout cela dans son langage. Bref, c'est son témoignage. Mais si on s'intéresse à une seconde correspondance, puis à une troisième, les paroles se mettent à résonner à l'unisson.

La correspondance est le lieu à la fois d'une prudente pudeur et d'un total dévoilement. Le poilu, très souvent, cache l'horreur de la guerre à ses proches, mais ce voile, paradoxalement, révèle plus encore le travail destructeur de la guerre et la peur du poilu de ne bientôt plus être un homme. Ce sera d'ailleurs par ce biais, plus que par tout autre, que les poilus, lisant la correspondance de leurs adversaires après les avoir fait prisonniers, découvriront à quel point les Boches leur sont semblables.

La correspondance aussi est le lieu de rencontre de deux mondes qui s'éloignent à mesure que la guerre se prolonge : l'avant, le front guerrier, et l'arrière, le front ménager. Elle permet par conséquent d'explorer le territoire mental de ceux – en l'occurrence principalement de celles – qui sont restés. Celles qui doivent survivre momentanément sans père, sans fils, sans époux et dans l'angoisse de les perdre. Celles qui doivent mener un autre genre de combat. Celles qui subissent au quotidien les conséquences économiques, familiales et sociales de la guerre d'usure. Car la guerre les use elles aussi...

*Lettres à Elise* ouvre enfin une réflexion sur l'avenir de l'Europe. La Grande Guerre débute par un élan nationaliste cocardier dans lequel chaque état-nation croit disposer d'une vérité sociale, économique et culturelle supérieure à celle de ses voisins. La prolongation terrible de la guerre va conduire les individus à remodeler ce point de vue et à formuler peu à peu des réflexions pacifistes fondées sur le constat de notre égalité devant la nature humaine. Ce discours, qui naît très tôt, débouche sur le sentiment qu'une Europe politique est indispensable. A l'heure où les avancées nationalistes sont évidentes partout en Europe, à l'heure où l'Europe est remise en cause par un fonctionnement évidemment perfectible, le drame de 1914-1918 nous rappelle qu'il

est un élément fondateur. Il permet de provoquer une réflexion morale sur les rapports entre individu et Histoire ainsi que sur le pouvoir politique de l'individu dans la société.

> Le spectacle s'articule autour de la lecture de lettres de poilus. Souligne, en rouge, dans la présentation du spectacle, le champ lexical de la lettre.

> D'après ce résumé, quelles vont être les thématiques abordées à travers ces « paroles de poilus » ?

.....  
.....  
.....

> À ton avis, combien de comédiens va-t-il y avoir sur scène ? Souligne en bleu les éléments qui t'ont permis de répondre.

.....  
.....

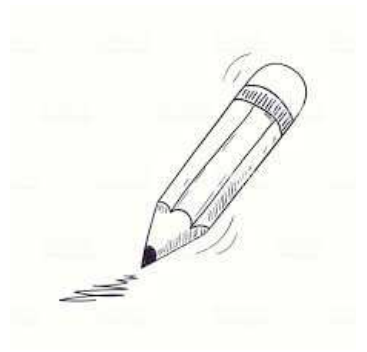
> À travers cette évocation de la Grande Guerre, Yves Beaunesne invite à une réflexion plus large. Quel message cherche-t-il à faire passer ? Souligne en vert les passages qui t'ont permis de répondre.

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

**2.2. Concevoir une proposition scénographique**

> A partir de cette présentation de la pièce, conçois une proposition scénographique. Voici quelques questions pour guider tes choix :

- Quel va être le dispositif scénique : frontal? bi-frontal ? multi-frontal ?...
- Quel va être le cadre temporel de ta scénographie : historique ? transposé ? indéterminé ?...
- Comment vas-tu traduire ce cadre à travers le décor, les accessoires, les costumes ?





# ***Lettres à Elise***

## ***En aval du spectacle***

---

### **1. Rendre compte du spectacle**

#### **1.1. Exercice du « téléphone arabe »**

> Consignes :

Forme un arc de cercle avec huit de tes camarades.

Le premier, dans cet arc de cercle, doit rendre compte du spectacle par une courte phrase. Il peut évoquer, au choix, ses impressions, l'histoire, les choix scénographiques.

Le deuxième reprend cette première phrase et enchaîne avec sa proposition.

Ainsi de suite, jusqu'à faire un aller-retour dans l'arc de cercle.

> Attention : Il ne s'agit pas que d'un travail de mémorisation. Chacun d'entre vous doit également reproduire tout ce qui concerne l'expression corporelle : gestes, posture, hésitations, intonation...

#### **1.2. Les choix scénographiques**

> Replonge toi dans le spectacle. Combien y-a-t-il finalement de comédiens ? De personnages ?

.....  
.....  
.....  
.....

> Quelles sont les différentes époques représentées sur scène ?

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

> A partir des photographies suivantes, décris les différents espaces (décor, objets...) représentés au plateau.



.....  
.....  
.....  
.....  
.....



.....  
.....  
.....  
.....  
.....

### « Le mur de verre » vu par la presse

« Un beau et profond spectacle bien mis en scène par Yves Beaunesne, avec un mur de verre comme on pouvait en trouver autrefois dans les campagnes. Ce verre est en partie opaque. Il va laisser place à des projections fantasmatiques, mais surtout, laisser les deux protagonistes inscrire des choses essentielles, comme sur un tableau noir. On aperçoit, durant tout le spectacle *Elise*, joliment interprétée par Lou Chauvin, en transparence. »

> Pour aller plus loin, lis la note d'intention du metteur en scène.

### Note d'intention

Inspirée de correspondances réelles, *Lettres à Élise* offre un témoignage sur la Grande Guerre et en même temps, loin des hommages officiels et des grands faits de l'Histoire, un drame familial. Les deux sont indissociables.

Et même si, chez l'instituteur parti au front, des phrases assassines sur la guerre et son troupeau de malheurs franchissent la « barrière de ses dents », comme disaient les Grecs de l'Antiquité, il y a entre sa femme et lui comme des superpositions du passé, du présent et même du futur, et cette surimpression des époques aboutit à une sorte de transparence temporelle. Le temps circule.

(...)

Cette histoire est fausse. Elle n'existe que sur le théâtre. Pourtant, presque tout ce qu'elle contient est vrai. On pourrait aussi dire que tout ce qui se passe dans la pièce est exact mais que, comme telle, la narration n'a pas existé.

(...)

La pièce ne se veut pas une vitrine de 14-18. C'est pourquoi il importe peu que les acteurs aient l'âge des personnages. La pièce n'est pas un hommage aux poilus de 14-18, ce n'est ni moralisateur ni fascicule d'historien, c'est juste une lueur venue de ce qui s'est passé hier.

(...)

Le but, c'est de dissoudre la forme épistolaire dans le chaudron d'un théâtre de tréteaux avec ses trucs et ficelles : ouvrir la montre, la démonter, la remonter, la voir tourner à l'envers.

(...)

Je voudrais que ce spectacle sente le dessin du sillon ou de la ligne de plantation, qu'il soit un écho du monde paysan, de la jeune femme restée au village et des paysages ruraux traversés par le poilu. Tout est son musical, le bruit des assiettes et des couverts dans l'évier, des crayons et des craies dans la classe, des fusils que l'on nettoie sous les obus, des lits qui grincent, des sanglots.

## 2. Jouer autour de la pièce

### 2.1. Improvisation

> Improvisation autour du motif de la lettre :

Prends une feuille de papier, monte sur scène et lis la lettre que tu tiens dans la main. Rien n'est écrit, bien sûr, à toi de tout imaginer. Aucune autre indication si ce n'est qu'à la fin de la lettre, tu devras te trouver dans un certain état d'esprit (colère, attente, impatience...) que tu auras défini avant.

> Improvisation autour du motif de la carte.

#### Au sujet de la carte

Dans la pièce, Jean dessine la carte des pays entrés dans le conflit en raison du problème avec la Serbie, incompréhensible pour le petit auvergnat. Son dessin s'enrichit au cours du spectacle, démontrant astucieusement son caractère didactique. Au fur et à mesure du déroulement des années, ses dessins deviendront de plus en plus sombres.

Au tableau, réalise, comme Jean, une carte représentant les forces en puissance au début du conflit. Ton improvisation aura pour support la bande-son de la vidéo suivante (jusqu'à 1 minute 36) :

[https://www.youtube.com/watch?v=Yz\\_qj81-uX8](https://www.youtube.com/watch?v=Yz_qj81-uX8)



## 2.2. Réaliser des lettres sonores

### > Etape 1 : Ecouter les « lettres sonores »

Rends-toi sur le site suivant et écoute le travail de mise en voix de lettres de poilus qui y est proposé.

<http://actualites.ecoledeslettres.fr/arts/la-grande-querre-dans-tous-ses-etats-mallette-pedagogique/>

### > Etape 2 : Exercices préparatoires à la mise en voix

Apprentissage du crescendo vocal : dire le texte en commençant très doucement, sur le chuchotement, et en élevant très progressivement la voix tout au long du texte pour finir avec une voix très forte, tonique et résonnante. Penser à bien respirer. Rien ne presse. Souffler, inspirer largement.

Cascade : Sur le même système que l'exercice précédent mais dans le sens inverse, commencer le texte très fort puis diminuer progressivement pour finir dans un chuchotement.

Articulation : sans articulation correcte, il est impossible de se faire comprendre à distance, or, sur scène, le comédien est toujours placé à quelques mètres du public. L'articulation doit être précise et tonique pour que les mots, portés par le souffle, arrivent jusqu'au public. Voici un exercice pour travailler les muscles de la bouche afin d'obtenir un parler plus tonique : première lecture en soignant la respiration et l'articulation. Deuxième lecture en ne prononçant cette fois que les voyelles. Toutes les voyelles doivent résonner et être projetées loin. C'est une gymnastique ardue sans le soutien des consonnes.

Travail de diction :

Lire avec une articulation exagérée, rythme lent, dans le médium.

Lire avec une articulation correcte, rythme lent et voix forte

Lire avec une articulation correcte, rythme rapide et dans le médium

Lire avec une articulation exagérée, rythme rapide, voix forte

Lire avec une articulation correcte, rythme rapide, voix forte

### > Etape 3 : Mise en jeu

Déambule dans l'espace avec tous tes camarades. Fais attention à l'équilibre du plateau.

Dans un premier temps, tout en déambulant, « musite » ton texte, c'est-à-dire lis-le toi à voix basse.

A présent, choisis un extrait de ce texte. Lorsque tu croiseras un camarade, chuchote-le-lui à l'oreille. Il s'agit d'un premier travail d'adresse.

Dans un troisième temps, poursuis ta déambulation. Quand tu te sentiras prêt, place-toi de façon à être vu et entendu par le reste du groupe. Attends d'avoir l'attention de tous (tes camarades se figeront) avant de leur adresser, à pleine voix, ton texte.

Pour finir, reprends ta déambulation, cette fois en fond de scène. Lorsque tu te sentiras prêt, détache-toi du groupe et viens te placer à l'avant-scène. Fixe ton regard (ou sur un spectateur, ou sur un point à l'horizon), compte trois secondes dans ta tête avant de dire ton texte. Tes camarades se figeront en fond de scène.

> Etape 4 : Enregistrement d'une lettre sonore

Propose la mise en voix complète du texte et enregistre-toi.

> Etape 5 : Lettre oubliée

Pour aller plus loin, écoute cette mise en chanson d'une lettre, par la chanteuse Juliette et Guillaume Depardieu.

[https://www.youtube.com/watch?v=hpCO8\\_z6zWM](https://www.youtube.com/watch?v=hpCO8_z6zWM)

**Texte support : Lettre de René Jacob à sa femme**

Comment décrire ? Quels mots prendre ? Tout à l'heure, nous avons traversé Meaux, encore figé dans l'immobilité et le silence, Meaux avec ses bateaux-lavoirs coulés dans la Marne et son pont détruit. Puis, nous avons pris la route de Soissons et gravi la côte qui nous élevait sur le plateau du nord...

Et alors, subitement, comme si un rideau de théâtre s'était levé devant nous, le champ de bataille nous est apparu dans toute son horreur. Des cadavres allemands, ici, sur le bord de la route, là dans les ravins et les champs, des cadavres noirâtres, verdâtres, décomposés, autour desquels sous le soleil de septembre, bourdonnent des essaims de mouches ; des cadavres d'hommes qui ont gardé des pauses étranges, les genoux pliés en l'air ou le bras appuyé au talus de la tranchée ; des cadavres de chevaux, plus douloureux encore que des cadavres d'hommes, avec des entrailles répandues sur le sol ; des cadavres qu'on recouvre de chaux ou de paille, de terre ou de sable, et qu'on calcine ou qu'on enterre. Une odeur effroyable, une odeur de charnier, monte de toute cette pourriture. Elle nous prend à la gorge, et pendant quatre heures, elle ne nous abandonnera pas. Au moment où je trace ces lignes, je la sens encore éparse autour de moi qui me fait chavirer le cœur. En vain le vent soufflant en rafales sur la plaine s'efforçait-il de balayer tout cela : il arrivait à chasser les tourbillons de fumée qui s'élevaient de tous ces tas brûlants ; mais il n'arrivait pas à chasser l'odeur de la mort.

« Champ de bataille », ai-je dit plus haut. Non, pas champ de bataille, mais champ de carnage. Car les cadavres ce n'est rien. En ce moment, j'ai déjà oublié leurs centaines de figures grimaçantes et leurs attitudes contorsionnées.

Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est la ruine des choses, c'est le saccage abominable des chaumières, c'est le pillage des maisons ...



## Annexe 1- La guerre comme écriture du bruit<sup>1</sup>

---

### Présentation du corpus

La guerre fait si mal qu'elle doit cracher sa douleur au point d'en devenir sonore avant tout. Sonore comme une plainte, une longue blessure à l'agonie, désespérance émise dans l'instant et dans la durée, violence saisie dans l'acuité de son vacarme. Le spectacle se dit, rugit, soumet son hurlement à ses victimes et, comble de l'atrocité, se donne à entendre avant même de se donner à voir.

Sonore au point de dénaturer le silence qui devient alors confident de la menace, ange gardien du malheur.

Les héros des tranchées vivent une vie inhumaine, souterraine et saturée en décibels.

Leurs bouches en sont réduites à éructer le massacre. La douceur n'y trouve plus sa place tant la douleur la remplace, le sang s'y mêle à la salive, les corps à la boue, la sécheresse coule comme une eau vive, et les mots qui se tordent tentent de dire le désastre.

Dire la guerre, c'est tenter d'en restituer le rythme et la sonorité. « Une révolte à cent voix issues d'une même horreur ». C'est la cracher, la dégueuler dans ce qu'elle a de plus abject, c'est la hurler dans ses horreurs, la mimer dans sa laideur, l'éructer dans son malheur. Les bouches se crispent sur des mots qui s'inventent, que les yeux peuvent ne pas voir mais qu'ils ne peuvent pas refuser d'entendre.

Dire la guerre, c'est mourir de ne pas être sourd.

---

<sup>1</sup> Mallette pédagogique proposée par Perrine Charlon Jacquier et Gwenaël Devalière  
<http://actualites.ecoledeslettres.fr/arts/la-grande-guerre-dans-tous-ses-etats-mallette-pedagogique/>

Documents iconographiques



Otto DIX, *Soldat blessé*, Automne 1916, Bapaume, 1924  
1893



Edvard MUNCH, *Le Cri*,



Fabien NURY, Merwan CHABANE, Fabien BEDOUEL, Maurin DEFRANCE, *L'or et le sang*, 2014

## Corpus de textes

### Texte 1

L'image se grave au fer rouge dans ma cervelle : l'entonnoir est rempli comme un cratère d'un épais nuage d'un blanc laiteux. Une harde de silhouettes fantomatiques grimpe aux parois abruptes et d'en haut, profondément courbé, je les vois s'égailler en tous sens dans l'obscurité. Au fond du trou flamboie une illumination magique, un éclairage d'un rose cru. Ce sont les munitions des mitrailleuses qui se consomment avec de longues flammes aiguës, mêlées aux éclats brefs des projectiles éclairants des cartouchières. Mais qu'est-ce qui s'agite tout en bas, lourd et confus dans ce brasier rougeâtre, comme essayant de s'enfuir et restant cloué au sol par une force infernale ? Cet enchevêtrement de corps qui se tordent comme des amphibiens dans un lac en ébullition, comme les damnés dans une vision dantesque ?

Le cœur voudrait écarter de lui cette image et pourtant il enregistre tous ses détails. Ce sont les grands blessés. Et maintenant, maintenant seulement, après ces deux secondes d'éternité, ils semblent comprendre ce qui s'est passé.

Un effroyable hurlement éclate à plusieurs voix, rauque et strident, traînant et entrecoupé, une révolte à cent voix issues d'une même horreur. Pas de paroles, rien que des sons mais de ces sons qui précèdent toute parole et qui bondissent comme des bêtes fauves à travers les barreaux qui nous séparent de l'abîme.

C'en est trop ! Je m'élançais et cours follement dans l'obscurité, fonce à travers les entonnoirs et culbute par-dessus les tranchées comme si j'avais Satan aux trousses. J'ai perdu toute conscience et me retrouve après un temps que je ne saurais estimer dans un nouveau trou d'obus où je me suis effondré de tout mon long. Du feu danse devant mes yeux et dans mes oreilles le sang bourdonne. Je veux avoir la paix, ne plus penser à rien et contempler en l'air, étendu sur le dos, les nuages rougeâtres qui filent très bas au-dessus de la terre obscure.

Mais cela arrive de très loin, porté par la brise nocturne, assourdi et pourtant d'une horrible netteté. Et aussitôt le souvenir revient dans toute sa vivacité inexorable. Je serre les dents et je voudrais me boucher les oreilles pour échapper à ce cri. Mais sans relâche résonne comme une exhortation cet inlassable appel au secours.

Ernst JUNGGER, *Feu et Sang – Bref épisode d'une grande bataille*, 1925

## Texte 2

Brusquement, devant nous, sur toute la largeur de la descente, de sombres flammes s'élancent en frappant l'air de détonations épouvantables.

En ligne, de gauche à droite, des fusants sortent du ciel, des explosifs sortent de la terre. C'est un effroyable rideau qui nous sépare du monde, nous sépare du passé et de l'avenir. On s'arrête, plantés au sol, stupéfiés par la nuée soudaine qui tonne de toutes parts ; puis un effort simultané soulève notre masse et la rejette en avant, très vite. On trébuche, on se retient les uns aux autres, dans de grands flots de fumée. On voit, avec de stridents fracas et des cyclones de terre pulvérisée, vers le fond, où nous nous précipitons pêle-mêle, s'ouvrir des cratères çà et là, à côté les uns des autres, les uns dans les autres.

Puis on ne sait plus où tombent les décharges.

Des rafales se déchaînent si monstrueusement retentissantes qu'on se sent annihilé par le seul bruit de ces averses de tonnerre, de ces grandes étoiles de débris qui se forment dans l'air. On voit, on sent passer près de sa tête des éclats avec leur cri de fer rouge dans l'eau.

A un coup, je lâche mon fusil, tellement le souffle d'une explosion m'a brûlé les mains. Je le ramasse en chancelant et repars tête baissée dans la tempête à lueurs fauves, dans la pluie écrasante des laves, cinglé par des jets de poussière et de suie.

Les stridences des éclats qui passent vous font mal aux oreilles, vous frappent la nuque, vous traversent les tempes, et on ne peut retenir un cri lorsqu'on les suit. On a le cœur soulevé, tordu par l'odeur soufrée.

Les souffles de la mort nous poussent, nous soulèvent, nous balancent. On bondit ; on ne sait pas où on marche. Les yeux clignent, s'aveuglent et pleurent, la vue est obstruée par une avalanche, qui tient toute la place.

Henri BARBUSSE, *Le Feu*, 1916

### Texte 3

Le Grand Combat

Il l'emparouille et l'endosque contre terre ;

Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle ;

Il le pratèle et le libuque et lui baruffle les ouillais ;

Il le tocarde et le marmine,

Le manage rape à ri et ripe à ra.

Enfin il l'écorcobalisse.

L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.

C'en sera bientôt fini de lui ;

Il se reprise et s'emmarginé... mais en vain

Le cerceau tombe qui a tant roulé.

Abrah ! Abrah ! Abrah !

Le pied a failli !

Le bras a cassé !

Le sang a coulé !

Fouille, fouille, fouille

Dans la marmite de son ventre est un grand secret

Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs ;

On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne

Et vous regarde,

On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret.

Henri MICHAUX, « Qui je fus », 1927

#### Texte 4

*Perdu dans le no man's land, un homme grogne depuis des jours, hurle la nuit, apparaît de façon épisodique en lançant des cris de bête pour disparaître ensuite. Présence obsessionnelle, cet homme, mort ou vivant, qui porte un masque à gaz comme un groin de cochon, devient insupportable aux yeux de tous les soldats. Il est la personnification de la guerre, de la monstruosité qui transforme chaque homme en bête qui pousse des cris désarticulés. Marius décide d'aller le chercher, pour le ramener ou le mettre à mort pour qu'enfin il se taise. Au moment où il le rejoint, un obus éclate.*

#### MARIUS

Mes oreilles bourdonnent encore du vacarme de l'explosion. Mon visage est encore chaud du souffle de l'obus. Mais mes yeux se sont ouverts. Je suis en vie. Je sens que je peux respirer. Où est-il ? Je me lève. Je dois le retrouver. Je marche à nouveau. Aucun sang ne coule de mon corps. Aucun. La chasse n'est pas finie.

A l'endroit où l'obus a explosé il y a maintenant un énorme trou dans la terre. Rien d'autre. Mais je ne renonce pas. Je le trouverai. Où qu'il soit. Je descends. Je cherche le corps de l'homme-cochon. Il y a là-bas des bouts épars de viande. Sanguinolents. Accrochés à des paquets de terre. Des bouts de viande disloquée. Est-ce possible que ce soit là tout ce qui reste d'un homme ? Est-ce possible que l'explosion l'ait déchiré en lambeaux ? Il est plus malin que cela. Plus rapide que les bombes. Ça ne peut pas être lui. Il doit être quelque part en train de courir. Je ne tarderai pas à l'entendre crier. Il doit être quelque part en train de rire de son cri de bête.

Dans le fond de la cuve, je trouve un morceau plus grand que les autres. Une touffe de cheveux pleine de terre. Comme les pauvres mottes d'un pays dévasté. Les restes d'une tête. Oui, sûrement. Je la prends par les cheveux. C'est un bout de chair à vif. Totalement éclaté. Méconnaissable. Je saisis cette tête jivaro. Juste un filet de chair rouge attaché à des cheveux. Je me concentre. Je revois le visage du fou. Sa longue barbe sale, emmêlée de boue et souillée d'immondices. Je me souviens du masque à gaz qu'il portait comme un groin de caoutchouc. Non, ça ne peut pas être lui. Un homme ne peut pas être devenu ce pauvre filet de viande qui coule le long de mon bras.

Il n'y a plus rien. Du sang éparpillé sur la terre. Ta tête hirsute a explosé dans un dernier rire de métal. Ta tête a explosé au ciel, maculant les étoiles de ton sang d'aliéné. Je vais te ramener quand même. Je te prends avec moi. Je ne te laisserai pas. Il faut que je te montre aux hommes. Leur montrer le cri. Brandir devant eux ta bouche éventrée. Je vais ramener le cri. Pour que la guerre cesse à jamais.

Laurent GAUDE, *Cris*, 2001



## Texte 5

Il est cinq heures d'un après-midi de septembre tiède et gris.

Le tocsin sonne. On arrête de jouer. Robe noire fermée jusqu'au cou, les bras levés, des mains blanches osseuses, le regard fixe, la vieille femme crie sur la place du village que c'est la mobilisation générale.

Il n'y a pas un souffle d'air dans les feuilles du gros arbre. Des oiseaux chantent.

Au garde à vous dans sa salopette de travail, les mains dans les poches, un homme pleure.

Il y a du bruit et du silence, mais le silence absorbe le bruit. C'est comme aux enterrements.

Un long chat noir est étiré sur le rebord d'une fenêtre.

Deux femmes âgées s'étreignent, chacune la tête dans le cou de l'autre. Le chignon de la plus petite s'est défait, ses cheveux grisonnants tombent en longues mèches ondulantes de chaque côté de ses épaules. On dirait des anguilles vivantes. (...)

Quelque part au loin, une génisse appelle d'un mouvement plaintif.

Des villageois restent adossés à la façade jaune sale d'une maison.

Assise sur une pierre, la petite fille bleue tient à deux mains son ballon sur ses genoux. Ses chaussettes blanches sont en boules molles sur ses chevilles. Elle se mord les lèvres.

Devant le muret de pierres sèches, une femme s'est agenouillée sur le sable de la place. Elle a les mains jointes, le dos vouté, la tête baissée. C'est comme une statue d'église, mais noire.

Ma culotte est trop courte, elle me tire entre les jambes, j'ai de grosses croûtes aux genoux, ça sanguinole toujours un peu et ça brûle. Un cerf-volant rouge clignote dans le ciel.

Des hommes arrivent, ils se serrent la main. On les voit se parler, hocher la tête, la secouer, hausser les épaules. Les bras ballants, deux femmes ont déposé devant elles leurs seaux de fer pleins d'eau. Je n'ai pas goûté. J'ai faim. Le petit rouquin se traîne à quatre pattes dans la poussière en faisant des bulles de salive avec ses lèvres. Il reçoit un coup de pied, tombe en avant sur le ventre et éclate de rire. C'est sa mère qui lui a donné le coup de pied. Elle le relève en le tirant brutalement par le bras. Elle époussette du bout des doigts son tablier d'écolier noir. Elle lui donne une gifle. Il pleure.

- On ne tape pas les petits aujourd'hui, dit un vieux, c'est la guerre.

(...)

Tout le monde a arrêté le travail.

Les grands parlent.

Ils gesticulent.

On dirait qu'ils ont peur de quelque chose.

Les toits des maisons sont roux.

La pesanteur est griffée de voix de femmes aigües.

Un attelage de bœufs rouges attend près de la fontaine.

Un homme nettoie l'intérieur de son sabot.

Un ballon roule. (...)

Louis CALAFERTE, *C'est la guerre*, 1993

## Annexe 2 - La guerre comme écriture du corps<sup>2</sup>

---

### Présentation du corpus

La guerre est l'expérience traumatisante de la dépossession de son propre corps. Rien de plus intime que le corps mais entrer en guerre, c'est tout d'abord accepter d'entrer dans un corps autre, devenu collectif et uniforme. L'habit militaire que chaque soldat revêt est plus qu'un symbole. C'est un nouvel élément identitaire : chacun sort du corps civil pour être reversé dans le corps militaire, réifié par un matricule, un numéro de bataillon, un numéro de corps d'armée. Du pantalon couleur garance à l'uniforme gris couleur de boue puis au treillis kaki, le perfectionnement de l'habit militaire marque à chaque étape combien le corps individuel est toujours un peu plus effacé.

L'individu doit se désindividualiser et se confondre avec des éléments naturels de couleur incertaine. Le corps se coiffe de métal, se hérissé de baïonnettes, trouve son prolongement obscène dans l'acier froid des armes qu'on remplit et qu'on vide à la face de l'ennemi. Mais ce corps humain et individuel effacé crie sa présence : toutes les lettres des poilus hurlent la souffrance des corps face à l'hiver, au froid, face à la boue, aux rats et aux poux, face aux déchirements de la terre sous les obus. Car la nature elle aussi est défigurée ; elle perd ses formes et ses couleurs, accouche convulsivement de visions apocalyptiques sous le matraquage incessant des bombardements.

La Mère Nature devient une marâtre, la figure de Médée qui avale ses enfants, Saturne dénaturé dévorant sa progéniture. L'espace se hérissé de barbelés, se creuse de cratères, se dresse d'arbres mutilés qui tendent vers le ciel vide des moignons calcinés, des racines béantes, des souches éventrées.

Et des corps individuels en charpie se hérissent de moisissures, des rats y creusent des galeries, des membres se dressent vers le même ciel, des corps eux aussi éventrés.

Face au vide qui éclate partout, le corps du soldat cherche à se remplir. La faim est une véritable obsession, l'unique réconfort. Face à la négation de la vie, aux individus scandaleusement divisés par les bombes, aux corps qui se vident de leurs boyaux, de leurs intestins, aux cadavres qui sèchent sur les barbelés ou pourrissent au fond des cratères d'obus, le corps vivant cherche à se remplir comme pour conjurer l'apocalypse.

Pour tenter d'exprimer l'épouvantable corps à corps de l'homme avec un monde déshumanisé, il faut tordre le langage, trouver des corps tordus de mots qui disent la torsion et la mise à mort de toute valeur de l'humanité.

---

<sup>2</sup> Mallette pédagogique proposée par Perrine Charlon Jacquier et Gwenaël Devalière  
<http://actualites.ecoledeslettres.fr/arts/la-grande-guerre-dans-tous-ses-etats-mallette-pedagogique/>

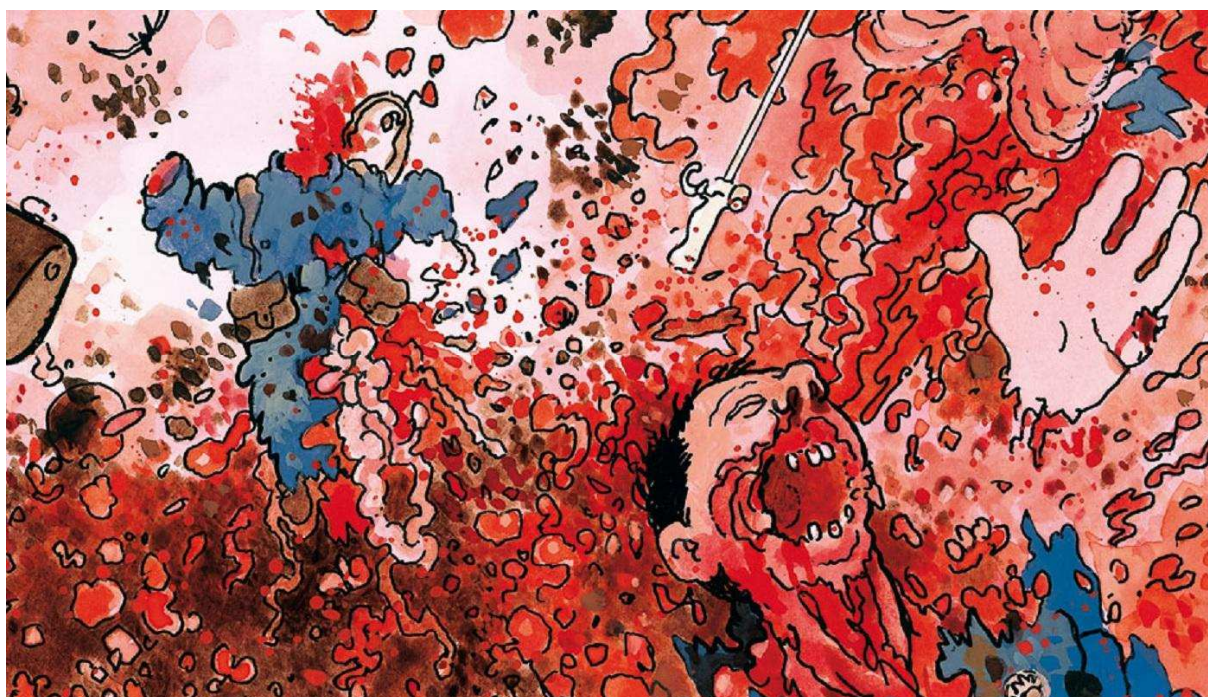
Documents iconographiques



Francis BACON, *Autoportrait* – 1971



Otto DIX, *Les joueurs de skat*, 1920



Jacques TARDI, *Putain de guerre*, 2010

## Corpus de textes

### Texte 1

Que l'on songe seulement à ceci : cette guerre, cette énorme mêlée restait monstrueusement à hauteur d'homme, à mesure d'homme. Quelques organismes craquaient, semblaient dans l'hébétude ou la folie ; mais ni les nuits glaciales, ni les boyaux boueux où chaque pas devenait une torture, ni le tonnerre aveugle des barrages s'acharnant sur des gisants désarmés n'avaient raison de cette prodigieuse machine à sentir, à souffrir, qu'est le corps d'un homme vivant.

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14*, 1949

### Texte 2

Il y a au moins quatre jours que je ne me suis pas lavé, je dois sentir pas très bon et il y a douze jours que je n'ai pas quitté ma chemise. Comme tout le monde sent à peu près la même odeur, nous ne nous apercevons de rien. Mais, si tu venais, je te ferais peut-être mal au cœur. J'attends la paix pour me faire une toilette soignée.

Mes cheveux ne connaissent plus la raie. Mon cou est habitué à ton cache-col, je couche avec. Il aura de la peine à supporter un col. Mes pieds sont toujours fourrés dans de larges godillots qui ballottent. Il me faudra faire un petit apprentissage pour me familiariser avec mes anciennes frusques. Quel drôle de mari tu vas avoir. Avec son nez rouge, sa peau durcie et sa démarche pesante. Tu pourras m'accrocher dans le dos une pancarte avec : « il revient de la guerre », pour qu'on se fiche pas trop de toi.

Lettre de Léon PENET à sa femme Alcée, 8 janvier 1915

### Texte 3

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée  
Tu pleureras un jour ô Lou ma bien-aimée  
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt  
Un obus éclatant sur le front de l'armée  
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur  
Et puis ce souvenir éclaté dans l'espace  
Couvrirait de mon sang le monde tout entier  
La mer les monts les vals et l'étoile qui passe  
Les soleils merveilleux mûrissant dans l'espace  
Comme font les fruits d'or autour de Baratier  
Souvenir oublié vivant dans toutes choses  
Je rougirais le bout de tes jolis seins roses  
Je rougirais ta bouche et tes cheveux sanglants  
Tu ne vieillirais point toutes ces belles choses  
Rajeuniraient toujours pour leurs destins galants  
Le fatal giclement de mon sang sur le monde  
Donnerait au soleil plus de vive clarté  
Aux fleurs plus de couleur plus de vitesse à l'onde  
Un amour inouï descendrait sur le monde  
L'amant serait plus fort dans ton corps écarté  
Lou si je meurs là-bas souvenir qu'on oublie  
Souviens t'en quelquefois aux instants de folie  
De jeunesse et d'amour et d'éclatante ardeur  
Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur  
Et sois la plus heureuse étant la plus jolie  
Ô mon unique amour et ma grande folie

Guillaume APOLLINAIRE, *Poèmes à Lou*, « Si je mourais là-bas », poème écrit en 1915 et  
publié en 1947

#### Texte 4

Nous étions remontés en ligne devant Herbécourt, dans la tranchée Clara, où tout l'héroïsme consistait de résister durant quatre jours à la succion de la boue qui faisait ventouse par en bas... Pour un sale coin c'était un sale coin, un lac de bouillasse d'où émergeaient des tas de boue qui s'arrondissaient en forme de croûtes molles et boursoufflées que crevaient les obus qui faisaient jaillir des geysers giclant épais à différentes hauteurs, le trou des entonnoirs se remplissant lentement mais inexorablement d'une eau lourde et crayeuse. Dans ce magma les hommes glissaient, sautaient, nageaient, étaient le plus souvent sur le dos ou sur le ventre que sur pieds et, comme des naufragés vidés dans un lagon, allaient munis d'une grosse canne ou d'un bâton, pataugeaient, s'enlisaient perdaient le fond, plongeaient dans la flotte jusqu'au menton, se cramponnaient à des pieux ou à des bouts de planches coincés entre deux monticules bavants ou fichés de travers le long des parois glissantes comme les échelons d'une échelle démantibulée dont les deux bouts eussent été engloutis, et les hommes se sentaient perdus et restaient cramponnés à leurs misérables appuis, comme suspendus au bord du gouffre qui digérait tout ce qui y tombait, et si l'immonde bouillasse ne montait pas jusqu'à leur instable point d'appui pour leur faire lâcher prise à la longue, on voyait dans leurs yeux monter l'horreur et la détresse au fur et à mesure qu'ils prenaient conscience de leur situation et sentaient grandir leur faiblesse.

Nous faisons corps avec des chasseurs à cheval mis à pied faute de montures et qui venaient avec nous à la Clara comme renfort, l'effectif des escouades étant réduit et allant chaque jour s'amenuisant à la suite des évacuations de plus en plus nombreuses vu les pieds gelés, les bronchites, les pneumonies, les conjonctivites, les maux de dents, et autres séquelles dues aux misères de ce premier hiver de guerre, et c'est dans la tranchée Clara que j'ai vu un de ces malheureux cavaliers, gênés qu'ils étaient dans leurs mouvements par leur haut shako, leurs éperons, leur grand sabre, leur manteau de cavalerie à pèlerine et à traîne, leurs houseaux, être lentement aspiré et disparaître dans le fond sans que nous puissions le tirer de là, et nous étions bien dix à l'entourer, à lui tendre la main, des perches ou nos fusils, à lui donner de bons conseils pour se dépêtrer, lui criant surtout de ne pas bouger car il s'enfonçait à chaque mouvement qu'il faisait, à lui placer des bouts de bois sous les bras, essayant de faire levier avec une grosse tige de fer sans arriver à l'arracher, même au risque de lui défoncer la poitrine ou de lui faire sauter les omoplates tant nos manœuvres se faisaient brusques dans notre désarroi, ses houseaux faisant succion, l'ignoble ventouse ayant raison de nous. Le malheureux !...

Blaise CENDRARS, *La Main coupée*, 1946



## Texte 6

Poterloo marche depuis un mois dans des bottes de fantassin allemand, de belles bottes quasi neuves avec leurs fers à cheval aux talons. Caron les lui a confiées lorsqu'il a été évacué pour son bras. Caron les avait prises lui-même à un mitrailleur bavarois abattu près de la route des Pylônes. J'entends encore Caron raconter l'affaire :

- Mon vieux, le frère Miroton, il était là, le derrière dans un trou, plié : i zyeutait l'ciel, les jambes en l'air. l'm' présentait ses pompes d'un air de dire qu'elles valaient l'coup. « Ca colloche » que j'm'ai dit. Mais tu parles d'un business pour lui reprendre ses ribouis : j'ai travaillé dessus, à tirer, à tourner, à secouer, pendant une demi-heure, j'attige pas : avec ses pattes toutes raides, il ne m'aidait pas, le client. Puis finalement, à force d'être tirées, les jambes du macchab se sont décollées aux genoux, son froc s'est déchiré, et le tout est venu, vlan ! J'm'ai vu, tout d'un coup, avec une botte pleine dans chaque grappin. Il a fallu vider les jambes et les pieds de d'dans.

- Tu vas fort !

- Demande au cycliste Euterpe si c'est pas vrai. J'te dis qu'il l'a fait avec moi, lui : on enfonçait notre abattis dans la botte et on retirait de l'os, des bouts de chaussettes et des morceaux de pied. Mais regarde si elles en valaient le coup !...

Et en attendant que Caron revienne, Poterloo use à sa place les bottes que n'a pas usées le mitrailleur bavarois.

Henri BARBUSSE, *Feu*, 1915

## Texte 7

Haie Westhus est emporté avec l'échine fracassée ; à chaque inspiration son poumon bat à travers la blessure. Je puis encore lui serrer la main. « C'est fini, Paul », gémit-il, en se mordant les bras de douleur. Nous voyons des gens, à qui le crâne a été enlevé, continuer de vivre ; nous voyons courir des soldats dont les deux pieds ont été fauchés ; sur leurs moignons éclatés, ils se traînent en trébuchant jusqu'au prochain trou d'obus ; un soldat de première classe rampe sur ses mains pendant deux kilomètres en traînant derrière lui ses genoux brisés ; un autre se rend au poste de secours, tandis que ses entrailles coulent par-dessus ses mains qui les retiennent ; nous voyons des gens sans bouche, sans mâchoire inférieure, sans figure ; nous rencontrons quelqu'un qui, pendant deux heures, tient serrer avec les dents l'artère de son bras, pour ne point perdre tout son sang ; le soleil se lève, la nuit arrive, les obus sifflent ; la vie s'arrête.

Cependant, le petit morceau de terre déchirée où nous sommes a été conservé, malgré des forces supérieures et seules quelques centaines de mètres ont été sacrifiés. Mais, pour chaque mètre, il y a un mort.

Erich Maria REMARQUE, *A l'ouest rien de nouveau*, 1929

## Texte 8

- Et le pain ? » demanda le colonel.

Ce fut la fin de ce dialogue parce que je me souviens bien qu'il a eu le temps de dire tout juste : « Et le pain ? » Et puis ce fut tout. Après ça, rien que du feu et puis du bruit avec. Mais alors un de ces bruits comme on ne croirait jamais qu'il en existe. On en a eu tellement plein les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, tout de suite, du bruit, que je croyais bien que c'était fini ; que j'étais devenu du feu et du bruit moi-même.

Et puis non, le feu est parti, le bruit est resté longtemps dans ma tête, et puis les bras et les jambes qui tremblaient comme si quelqu'un vous les secouait de par-derrière. Ils avaient l'air de me quitter et puis ils me sont restés quand même mes membres. Dans la fumée qui piqua les yeux encore pendant longtemps, l'odeur pointue de la poudre et du soufre nous restait comme pour tuer les punaises et les puces de la terre entière.

Tout de suite après ça, j'ai pensé au maréchal des logis Barousse qui venait d'éclater comme l'autre nous l'avait appris. C'était une bonne nouvelle. Tant mieux ! que je pensais tout de suite ainsi :

« C'est une bien grande charogne en moins dans le régiment ! » Il avait voulu me faire passer au Conseil pour une boîte de conserve. « Chacun sa guerre ! » que je me dis. De ce côté-là, faut en convenir, de temps en temps, elle avait l'air de servir à quelque chose la guerre ! J'en connaissais bien encore trois ou quatre dans le régiment, de sacrées ordures que j'aurais aidés bien volontiers à trouver un obus comme Barousse.

Quant au colonel, lui, je ne lui voulais pas de mal. Lui pourtant aussi il était mort. Je ne le vis plus, tout d'abord. C'est qu'il avait été déporté sur le talus, allongé sur le flanc par l'explosion et projeté jusque dans les bras du cavalier à pied, le messenger, fini lui aussi. Ils s'embrassaient tous les deux pour le moment et pour toujours. Mais le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglous comme de la confiture dans la marmite. Le colonel avait son ventre ouvert, il en faisait une sale grimace. Ça avait dû lui faire du mal ce coup-là au moment où c'était arrivé.

Tant pis pour lui !

S'il était parti dès les premières balles, ça ne lui serait pas arrivé. Toutes ces viandes saignaient énormément ensemble. Des obus éclataient encore à la droite et à la gauche de la scène.

Louis-Ferdinand CELINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

### Annexe 3- La guerre comme écriture de la fraternité<sup>3</sup>

---

#### **Présentation du corpus**

Il y a des moments où la guerre se tait. Pire, elle se fait belle. Quelques moments de grâce et de répit où elle se met entre parenthèses, comme suspendue. Elle court la tranchée et tisse à quatre mains des barbelés de misère pour préserver des moments de répit. Elle arbitre son propre jeu, dicte des pauses, siffle la mi-temps, redistribue les cartes et les coups, réinvente les codes, décide la quiétude, distille la paix. Elle orchestre, elle partage. Un peu de vin français, allemands sont les cigares, elle échange tout cela, elle tue puis elle répare. Elle balance au hasard des journaux qui sèment les nouvelles, des poignées de mains fraternelles, un peu de jus, un peu de pain, du saucisson, du chocolat, un verre de schnaps, un verre de vin, chacun partage son trésor, chacun de l'autre goûte la merveille, petit bonheur tombé du ciel.

Depuis son enfance grecque, elle joue une accalmie pour les morts. Comme un grand requiem guerrier soufflé sur la trêve. Elle soigne ses blessés, lave ses corps, leur redonne un visage pour mieux les reconnaître et pour pouvoir les rendre du bon côté du camp. Elle lie pêle-mêle la vie à la mort et la mort à la vie. Enchaîne les cadavres aux poumons des vivants.

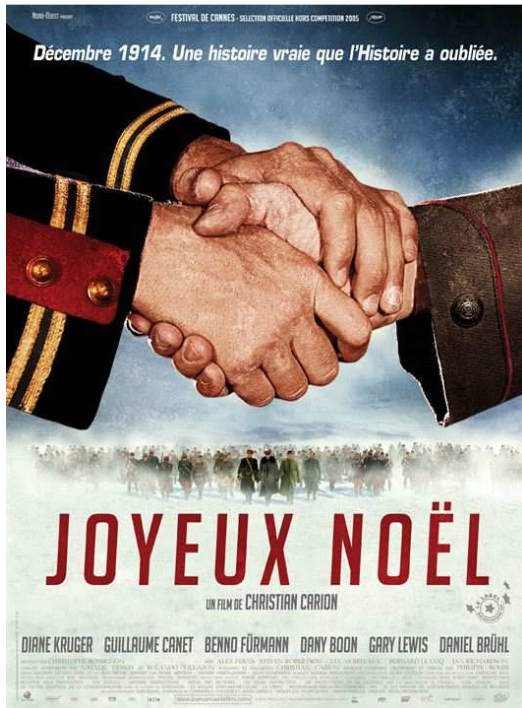
Étreint les âmes au pied du sépulcre. Elle chante Noël à ses enfants. Entonne des berceuses dans les tranchées devenues berceaux, dit les maux des uns dans la langue des autres, célèbre la haine et l'amitié soudain soudées, célèbre l'ennemi, l'ami, le père dans des postures réconciliées.

Alors, dans cette grande guerre enfin redevenue la mère de tous ces hommes, dans ces grands bras qui les bercent, on voit soudain les hommes redevenir des frères.

---

<sup>3</sup> Mallette pédagogique proposée par Perrine Charlon Jacquier et Gwenaël Devalière  
<http://actualites.ecoledeslettres.fr/arts/la-grande-guerre-dans-tous-ses-etats-mallette-pedagogique/>

## Documents iconographiques



Film *Joyeux Noël*, de Christian CARION, 2005



Soldats anglais, écossais et allemands se livrant à une partie de football près d'Ypres, 1914



TARDI, *La Grande Guerre*, 1917

## Corpus de textes

### Texte 1

« Ce que nous avons fait... En vérité, c'est plus qu'on ne pouvait demander à des hommes. Et nous l'avons fait ».

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14*

### Texte 2

Un autre jour, un compatriote de notre adjudant étant venu le voir, nous offrit des cigares qui lui avaient été donnés par un Allemand. La nuit précédente, étant de garde sur un bord du canal, il avait aperçu quelque mouvement sur la rive opposée. Plaçant son casque au bout de son fusil, il l'agita hors de la tranchée, et le même signal répondit d'autre part. Enhardi, il risqua un œil, le voisin en fit autant, notre troupière lui fit voir son bidon, l'autre tendit son quart.

Comprenant aussi bien l'un que l'autre la signification de ce code secret, ils sortirent ensemble de leurs tranchées respectives, et se joignirent au centre du canal asséché.

« Prosit ! »

« A la tienne ! ». Ils trinquèrent fraternellement et, en échange de son vin français, notre soldat remportant une bonne poignée de cigares allemands.

H. VAUBOURG, *O crux Ave, Le Val d'Ajol*, 1930

### Texte 3

« La semaine passée, ayant appris que dans une tranchée en face de la nôtre se trouvait un prince bavarois (...) nous décidâmes de lui donner une sérénade en règle. (...) J'écris le programme, et (...) nous le lançâmes, enroulé autour d'une pierre aux Allemands. A 4 heures sonnantes, après un roulement de rataplan, rataplan, le concert commença. Les Boches, de l'autre côté, applaudissaient sans oser sortir la tête. (...) A la fin, je m'assis sur le parapet, sans armes, le bâton d'orchestre à la main, dirigeant la Marseillaise que tous les gars chantèrent ensemble. Alors, il se passa une chose inouïe et très belle. A 30 mètres, un officier ennemi, d'un saut se mit debout et, la main à son casque, saluant martialement, il écouta notre chant. Je le voyais là, tout près, droit, tranquille, sans la moindre crainte. Si nous avions voulu, nous l'aurions tué, c'est évident ; mais loin de là, les gars, à la fin de leur morceau de musique, lui crièrent :

« Bravo le Boche !... »

Je le saluai, en me mettant debout aussi...

GOMEZ-CARILLO, *Parmi les ruines. De la Marne au Grand Couronné*, 1915

## Texte 4

Le 26.12.14

Mes chers Parents,

Encore 36 heures de tranchées de faites, mais celles-ci se sont passées dans des conditions particulières que je vais vous raconter. Nous étions cette fois à 25 mètres des tranchées allemandes, que nous distinguions très nettement. Ceux que nous relevions nous dirent : depuis 36 heures que nous sommes là ils n'ont pas tiré un seul coup de fusil pour ne pas être ennuyés par une fusillade inutile. C'était sensément un accord entre nous et eux.

Dans la journée, j'avais entendu dire qu'ils nous avaient causé, échangé des journaux, des cigarettes même. Je ne voulais le croire tant que je n'en aurais pas eu la preuve par moi-même.

Au jour, je risque vivement un œil par-dessus la tranchée, enhardi par le calme qui régnait des deux côtés. Je recommence à regarder plus attentivement. A mon grand étonnement, j'aperçois un Bavarois (car ce sont eux qui étaient en face de nous) sortir de sa tranchée, aller au-devant d'un des nôtres qui lui aussi avait quitté la sienne et échanger des journaux et une solide poignée de main. Le fait se renouvela plusieurs fois dans le courant du jour. Un Alsacien qui se trouvait près de nous échangea avec eux une courte conversation par laquelle les Bavarois lui apprirent qu'ils ne voulaient plus tirer un coup de fusil, qu'ils étaient toujours en première ligne et qu'ils en avaient assez. Ils nous ont prévenus qu'ils seraient bientôt relevés par les Prussiens et qu'alors il faudrait faire bien attention, mais qu'avec eux il n'y avait rien à craindre.

En effet, ça fait quatre jours qu'à 25 mètres l'un de l'autre il ne s'est pas échangé un seul coup de fusil. (...)

Vers le soir, c'était le 24, un Bavarois remit une lettre que notre Capitaine conserve précieusement, elle était conçue ainsi, autant que je m'en rappelle :

"Chers Camarades, c'est demain Noël, nous voulons la paix. Vous n'êtes pas nos ennemis. Ils sont de l'autre côté (probablement les Anglais). Nous admirons la grande Nation Française. Vive la France, bien des salutations. Signé : les Bavarois dits les Barbares"

La nuit vient interrompre nos échanges amicaux et minuit approche. Tout à coup, tout près de nous on entend chanter au son de flûtes et d'un harmonium. C'étaient les Bavarois qui fêtaient Noël. Quelle impression !

D'un côté des chants religieux, de l'autre la fusillade, et tout ça sous un beau clair de lune en pleins champs, tout recouverts de neige. Quand ils eurent fini nous poussâmes des hurrah, hurrah ... A notre tour, le Capitaine le 1er, nous entonnâmes d'une seule voix : *Minuit Chrétien*, puis *Il est né le Divin Enfant*. Ils nous écoutèrent, puis eux poussèrent des applaudissements et des bravos. Enfin, trois qui savaient très bien l'Allemand chantèrent deux cantiques en chœur avec les Bavarois. On m'aurait raconté cela je ne l'aurais pas cru, mais les faits sont là et ils se produisent un peu partout, mais malheureusement, ne serviront à rien. [...]

Louis BARTHAS, Lettre, 1914

## Texte 5

28 juin 1916

Derrière la troisième tranchée allemande, sur la crête, je m'amuse à regarder les Fritz faire l'exercice. Le capitaine Gobert m'interroge :

« N'est-ce pas les Boches qui paradent à gauche du bois ? »

- Oui mon capitaine, il y a un moment que je me rince l'œil.

- Vous ne pouviez pas me le dire, nom de Dieu.

- Et pourquoi ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela, les poilus que nous avons relevés nous ont bien avertis que l'arrêt des hostilités était complet dans le secteur.

- Eh bien, je vous dis, moi, que cela va changer et je vais les utiliser à fond les munitions qui sont allouées comme tir de réglage. Alerte la batterie et passez-moi le tableau de réglage ». J'obéis en me demandant s'il n'est pas cinglé. Le réglage fait avec des fusants n'émotionne pas plus les paysans que les Fritz mais là où cela se gâte, c'est quand, ayant terminé ses corrections, il commande :

« Obus explosifs 2850 mètres, correction 80 à gauche. A mon commandement les quatre pièces : feu ! »

- Mais mon capitaine vous allez tirer dessus ? »

Il me foudroie du regard et répond :

« Mais j'y compte bien ! » et il commande : « Fauchez par quatre : feu ! »

Bon dieu ! quelle salade ! En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, les seize obus sont arrivés, les corrections étaient bonnes et la débandade complète. Tout s'est volatilisé, il ne reste plus que des tâches grises çà et là, des morts ou des mourants. Je ne puis m'empêcher de murmurer :

« C'est du propre ! »

- Que dites-vous ? »

- Rien mon capitaine. »

- Sachez que nous sommes ici pour nous battre, vaincre ou mourir, tenez-vous le pour dit, et souvenez-vous-en. »

Je reste avec lui à la batterie sans dire un mot de plus mais je n'en pense pas moins. Il ne m'a pas en odeur de sainteté, le nouveau capitaine, mais moi je pense au lendemain. Le lendemain ? Laissez-moi rire, c'est le soir même qu'il fallait dire, qu'est-ce qu'ils nous ont mis ! De 22 heures à minuit, inutile d'essayer de mettre le nez hors des cagnas, ils nous ont retourné la position avec du 150 alterné avec des 77, en 2 heures tout était enterré. Nous nous sommes dégagés comme on a pu de nos trous de rat, pas de victime à la batterie mais des territoriaux qui montaient en ligne pour ravitailler ont écopé aux premières rafales et ont subi des pertes. Un 75 est hors d'usage et tous les abris à moitié démolis. Dans les tranchées, pas un coup de feu.

Jean-Ernest TUCOO-CHALA, 1914-1919, *Carnets de route d'un artilleur*, 1996



## Texte 6

*Le narrateur Paul, un jeune soldat allemand, vient de poignarder un soldat français qui s'était réfugié dans le même trou d'obus que lui pour se protéger des bombardements. Il cherche à le réconforter... Après avoir agonisé toute la nuit, l'homme meurt à trois heures de l'après-midi.*

" Le silence se prolonge. Je parle, il faut que je parle. C'est pourquoi je m'adresse à lui, en lui disant : "Camarade, je ne voulais pas te tuer. Si, encore une fois, tu sautais dans ce trou, je ne le ferai plus, à condition que toi aussi tu sois raisonnable. Mais d'abord tu n'as été pour moi qu'une idée, une combinaison née dans mon cerveau et qui a suscité une résolution ; c'est cette combinaison que j'ai poignardée. A présent je m'aperçois pour la première fois que tu es un homme comme moi. J'ai pensé à tes grenades, à ta baïonnette et à tes armes ; maintenant c'est ta femme que je vois, ainsi que ton visage et ce qu'il y a en nous de commun. Pardonne-moi camarade. Nous voyons les choses toujours trop tard. Pourquoi ne nous dit-on pas sans cesse que vous êtes, vous aussi, de pauvres chiens comme nous, que vos mères se tourmentent comme les nôtres et que nous avons tous la même peur de la mort, la même façon de mourir et les mêmes souffrances ? Pardonne-moi camarade ; comment as-tu pu être mon ennemi ? Si nous jetions ces armes et cet uniforme tu pourrais être mon frère, tout comme Kat et Albert.

Prends vingt ans de ma vie, camarade, et lève-toi... Prends-en davantage, car je ne sais pas ce que, désormais, j'en ferai encore."

Tout est calme. Le front est tranquille, à l'exception du crépitement des fusils. Les balles se suivent de près ; on ne tire pas n'importe comment ; au contraire, on vise soigneusement de tous les côtés. Je ne puis pas quitter mon abri.

"J'écrirai à ta femme, dis-je hâtivement au mort. Je veux lui écrire ; c'est moi qui lui apprendrai la nouvelle ; je veux tout lui dire, de ce que je te dis ; il ne faut pas qu'elle souffre ; je l'aiderai, et tes parents aussi, ainsi que ton enfant..."

Son uniforme est encore entrouvert. Il est facile de trouver le portefeuille. Mais j'hésite à l'ouvrir. Il y a là son livret militaire avec son nom. Tant que j'ignore son nom, je pourrai peut-être encore l'oublier ; le temps effacera cette image. (...). Il en tombe des portraits et des lettres. Je les ramasse pour les remettre en place ; mais la dépression que je subis, toute cette situation incertaine, la faim, le danger, ces heures passées avec le mort ont fait de moi un désespéré ; je veux hâter le dénouement, accroître la torture, pour y mettre fin, de même que l'on fracasse contre un arbre une main dont la douleur est insupportable, sans se soucier de ce qui arrivera ensuite.

Ce sont les portraits d'une femme et d'une petite fille, de menues photographies d'amateur prise devant un mur de lierre. A côté d'elles, il y a des lettres. Je les sors et j'essaie de les lire.

Erich-Maria Von REMARQUE, *À l'Ouest rien de nouveau*, 1928

## Texte 7

M'BOSSOLO

Il faut tenir, camarade. Passe tes bras autour de mon cou. Il faut t'accrocher. M'Bossolo est là qui t'emmène avec lui.

RIPOLL

Des sons étranges dans la brume... Des voix inconnues... Comme si la terre me parlait avant de m'accueillir en son sein.

M'BOSSOLO

Tu as mal. Je sais. Tout ton corps est une plaie ouverte. Mais tu dois tenir. Je te pose un instant, mais ne crains rien. Je ne t'abandonne pas. Tu es lourd mais je ne faiblirai pas.

RIPOLL

Je n'ai pas la force d'ouvrir les yeux... Les voix de la terre m'entourent maintenant. Ce sont des phrases très hachées. Très lointaines... Je sens mon corps par intermittence. Mon corps soulevé de terre.

M'BOSSOLO

Laissez-moi le porter, mes frères. Je vais le ramener. Ouvrez-moi la voie. Ne me ralentissez pas. Nous n'avons pas le temps. Le sang nous est compté.

RIPOLL

On me saisit par les épaules... Je sens que l'on m'extirpe... Je le sens clairement maintenant et je voudrais parler pour demander que l'on me laisse... J'étais bien... J'étais calme... On m'attrape et on me traîne et je trouve cela injuste. Car je pensais avoir le droit, au moins, de mourir calmement.

M'BOSSOLO

Tu te demandes où tu vas et qui te parle. Je suis M'BOSSOLO, camarade. Tu reviens à toi. Je sens ton corps qui s'agite sur moi. C'est bien. Accroche-toi mais reste calme. Ne me fais pas glisser. Je n'aurais pas la force de me relever. Tu es mon frère, camarade. Je te ramènerai à toi. (...)

RIPOLL

Un homme me porte sur son dos. Il a dit son nom. Il le répète plusieurs fois. Il dit. « Je suis M'Bossolo ». Il me parle, je crois. Voix chaude qui coule sur mes plaies. Je n'ai pas la force de répondre. Mais ne cesse pas de parler, camarade. Parle-moi. Je comprends, entre deux syncopes, je comprends que les hommes de la nuit me ramènent.

M'BOSSOLO

Ne pense plus à tes frères, camarade. Ne pense plus à rien. Je suis infatigable. Je vais te porter jusqu'au bout. Rien ne nous arrêtera.

RIPOLL

Je te sens souffler sous mon poids. Mais tu ne m'abandonnes pas. Tu me ramènes. Je sens parfois un de tes compagnons qui propose de te remplacer mais tu ne veux pas. Tu veux aller jusqu'au bout. Nous avançons. Je n'ai pas la force de te dire merci. Mais nous sommes frères, M'Bossolo. Ne t'arrête pas. Ne me pose à terre que lorsque nous serons arrivés sur ton continent à toi. Je me laisse porter sur ton dos. Je flotte sur une colonne d'hommes épuisés. Pauvre humanité en marche qui porte ses blessés comme des divinités de bois. Laissez passer la procession des morts. Laissez passer M'Bossolo qui se tord sous mon poids. Laissez passer les hommes au visage noirci d'effroi.

(...)

## M'BOSSOLO

Je te porterai jusqu'au bout. Tu n'as pas de crainte à avoir. Mon corps a mis du temps à s'habituer à ton poids mais il n'y a plus de fatigue maintenant. Tu es avec moi. Je t'emmène à l'abri. Au-delà des tranchées et du champ de bataille. Il n'y a pas de pays qui soit trop vaste pour moi. Il n'y a pas de fleuve que je ne puisse enjamber ni d'océan où je n'ai pied. Je te porterai jusqu'à chez moi. Bien au-delà de la guerre. Je ne te poserai que lorsque nous aurons atteint la terre de mes ancêtres. Tu connaîtras alors des paysages que tu ne peux imaginer. Je connais des lieux sûrs où aucun ennemi ne pourra t'atteindre. La guerre, une fois là-bas, te semblera une douce rumeur. Je te confierai aux montagnes qui m'ont vu naître. Tu seras bercé par le cri des singes hurleurs de mon enfance. Tu n'as pas de crainte à avoir. Aucun poids ne peut plus entamer mes forces. Nous y serons bientôt. Et lorsque je t'aurai confié à mon vieux continent, lorsque je serai assuré que tu es sain et sauf, je reviendrai sur mes pas et je finirai ce qui doit être achevé.

Laurent GAUDE, *Cris*, 2001

## Annexe 4 - La guerre comme écriture de l'horreur<sup>4</sup>

---

### Présentation du corpus

« Le meurtre (d'un homme, commis par les siens avec l'appui de la justice) est un des plus singuliers événements qui méritent l'attention de tous et de la postérité. On oublie bientôt cette foule de morts qui a péri dans les batailles sans nombre, non seulement parce que c'est la fatalité inévitable de la guerre, mais parce que ceux qui meurent par le sort des armes pouvaient aussi donner la mort à leurs ennemis, et n'ont point péri sans se défendre. Là où le danger et l'avantage sont égaux, l'étonnement cesse et la pitié même s'affaiblit ; mais si un (homme) innocent est livré aux mains de l'erreur, ou de la passion, ou du fanatisme ; si l'accusé n'a de défense que sa vertu : si les arbitres de sa vie n'ont à risquer en (le fusillant) que de se tromper ; s'ils peuvent tuer impunément par un arrêt, alors le cri public s'élève, chacun craint pour soi-même, on voit que personne n'est en sûreté de sa vie (...) et toutes les voix se réunissent pour demander vengeance ».

1763 : Voltaire dit le scandale de la justice quand elle est injuste. Ces lignes ont toute leur place ici. Voltaire prend la défense d'un innocent Jean Calas et obtient sa réhabilitation. Les fusillés pour l'exemple ont eux aussi été injustement mis à mort et ont attendu que des voix s'élèvent pour leur rendre leur dignité. Dans la tragédie antique, les Dieux décident du sort des hommes. Dans cette tragédie-ci, absurde et grotesque, des généraux décident sur l'heure de fusiller des hommes dont la culpabilité, la trahison ou l'indiscipline sont simplement supposées. Qu'avaient-ils donc fait pour mériter d'être tués par leurs frères d'armes ? Souvent, ils s'étaient trouvés au mauvais endroit, au mauvais moment et ne savaient pas se défendre avec les mots. Parfois, ils ont été désignés au hasard, boucs-émissaires particuliers payant de leur vie une faute collective.

Dans la logique militaire, la machine de guerre devait, coûte que coûte, être appliquée et poursuivie. Les esprits des autres soldats, chair à canon des batailles à venir, devaient être frappés et craindre davantage cette mort plus ignominieuse que la guerre elle-même. Mort extrêmement frappante puisque le fusillé pour l'exemple meurt pour ainsi dire deux fois. Individuellement d'abord, et sa lettre d'adieu est un cri déchirant. Socialement ensuite puisque sa famille ajoutait au deuil la honte d'avoir compté un frère, un père, un époux mort en lâche. Aucune sépulture nominale, aucune restitution du corps, aucune mention sur aucun monument aux morts, aucune pension militaire attribuée à sa veuve. Tout est administrativement fait pour qu'il soit oublié, effacé comme s'il n'avait jamais vécu.

Ce corpus invite à réfléchir sur quelques-uns de ces destins absurdes de fusillés pour l'exemple. Parce que commémorer, c'est aussi faire justice, redonner une voix et un visage à des hommes broyés par une mécanique de guerre absurde.

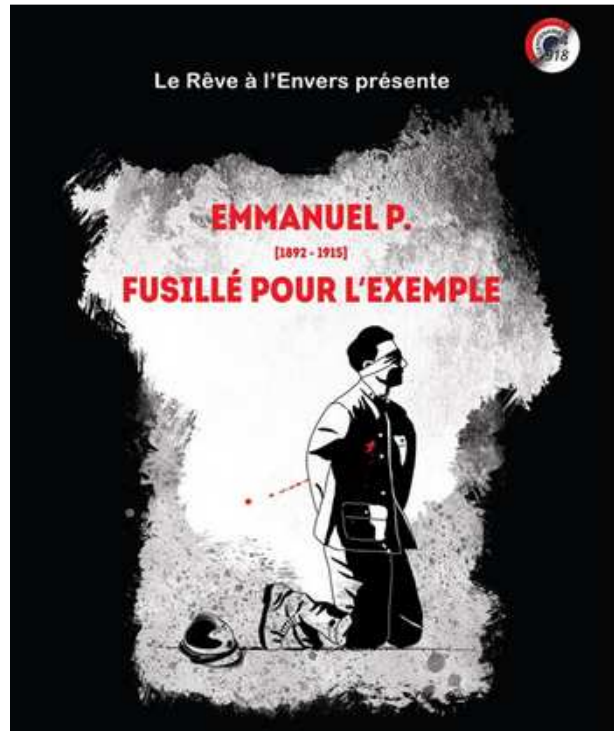
---

<sup>4</sup> Mallette pédagogique proposée par Perrine Charlon Jacquier et Gwenaël Devalière  
<http://actualites.ecoledeslettres.fr/arts/la-grande-guerre-dans-tous-ses-etats-mallette-pedagogique/>

## Documents iconographiques



Philippe GUERRY, Fusillé de 14



Affiche de la pièce *Emmanuel P.*,  
Compagnie du rêve à l'envers



La couverture du livre d'Odette HARDY HEMERY, *Fusillé vivant*, 2012

## Corpus de textes

### Texte 1

« Ma bien chère Lucie,  
Quand cette lettre te parviendra, je serai mort fusillé. Voici pourquoi : le 27 novembre, vers 5 heures du soir, après un violent bombardement de deux heures, dans une tranchée de première ligne, et alors que nous finissions la soupe, des Allemands se sont amenés dans la tranchée, m'ont fait prisonnier avec deux autres camarades. J'ai profité d'un moment de bousculade pour m'échapper des mains des Allemands. J'ai suivi mes camarades, et ensuite, j'ai été accusé d'abandon de poste en présence de l'ennemi. Nous sommes passés vingt-quatre hier soir au Conseil de Guerre. Six ont été condamnés à mort dont moi. Je ne suis pas plus coupable que les autres, mais il faut un exemple. Mon portefeuille te parviendra et ce qu'il y a dedans. Je te fais mes derniers adieux à la hâte, les larmes aux yeux, l'âme en peine. Je te demande à genoux humblement pardon pour toute la peine que je vais te causer et l'embarras dans lequel je vais te mettre...

Ma petite Lucie, encore une fois, pardon. Je vais me confesser à l'instant, et espère te revoir dans un monde meilleur. Je meurs innocent du crime d'abandon de poste qui m'est reproché. Si au lieu de m'échapper des Allemands, j'étais resté prisonnier, j'aurais encore la vie sauve. C'est la fatalité. Ma dernière pensée, à toi, jusqu'au bout. »

Lettre d'Henry FLOCH, Vingré, le 4 décembre 1914.

### Texte 2

« Je t'écris mes dernières nouvelles. C'est fini pour moi. J'ai pas le courage. Il nous est arrivé une histoire dans la compagnie. Nous sommes passés vingt-quatre au conseil de guerre. Nous sommes six condamnés à mort. Moi, je suis dans les six et je ne suis pas plus coupable que les camarades, mais notre vie est sacrifiée pour les autres. Dernier adieu, chère petite femme. C'est fini pour moi. Dernière lettre de moi, décédé pour un motif dont je ne sais pas bien la raison. Les officiers ont tous les torts et c'est nous qui sommes condamnés à payer pour eux. Jamais j'aurais cru finir mes jours à Vingré et surtout d'être fusillé pour si peu de chose et n'être pas coupable. Ça ne s'est jamais vu, une affaire comme cela. Je suis enterré à Vingré... »

Dernière lettre du soldat Jean QUINAUD à sa femme la veille de son exécution

### Texte 3

« 3 décembre 1914, 11 heures30 du soir

Ma chère Bien-aimée, c'est dans une grande détresse que je me mets à t'écrire et si Dieu et la Sainte Vierge ne me viennent en aide c'est pour la dernière fois... Je vais tâcher en quelques mots de te dire ma situation mais je ne sais si je pourrai, je ne m'en sens guère le courage. Le 27 novembre, à la nuit, étant dans une tranchée face à l'ennemi, les Allemands nous ont surpris, et ont jeté la panique parmi nous, dans notre tranchée, nous nous sommes retirés dans une tranchée arrière, et nous sommes retournés reprendre nos places presque aussitôt. Résultat : une dizaine de prisonniers à la compagnie dont un à mon escouade. Pour cette faute nous avons passé aujourd'hui soir l'escouade (vingt-quatre hommes) au conseil de guerre et hélas ! nous sommes six pour payer pour tous. Je ne puis t'en expliquer davantage ma chère amie, je souffre trop, l'ami Darlet pourra mieux t'expliquer, j'ai la conscience tranquille et me soumetts entièrement à la volonté de Dieu qui le veut ainsi ; c'est ce qui me donne la force de pouvoir t'écrire ces mots, ma chère bien-aimée, qui m'as rendu si heureux le temps que j'ai passé près de toi, et dont j'avais tant d'espoir de retrouver. Le 1er décembre au matin on nous a fait déposer sur ce qui s'était passé, et quand j'ai vu l'accusation qui était portée contre nous et dont personne ne pouvait se douter, j'ai pleuré une partie de la journée et n'ai pas eu la force de t'écrire...

Oh ! bénis soient mes parents qui m'ont appris à la connaître ! Mes pauvres parents, ma pauvre mère, mon pauvre père, que vont-ils devenir quand ils vont apprendre ce que je suis devenu ? Ô ma bien-aimée, ma chère Michelle, prends-en bien soin de mes pauvres parents tant qu'ils seront de ce monde, sois leur consolation et leur soutien dans leur douleur, je te les laisse à tes bons soins, dis-leur bien que je n'ai pas mérité cette punition si dure et que nous nous retrouverons tous en l'autre monde, assiste-les à leurs derniers moments et Dieu t'en récompenseras, demande pardon pour moi à tes bons parents de la peine qu'ils vont éprouver par moi, dis-leur bien que je les aimais beaucoup et qu'ils ne m'oublient pas dans leurs prières, que j'étais heureux d'être devenu leur fils et de pouvoir les soutenir et en avoir soin sur leurs vieux jours mais puisque Dieu en a jugé autrement, que sa volonté soit faite et non la mienne. Au revoir là-haut, ma chère épouse.

Dernière lettre du soldat Jean BLANCHARD à sa femme Michelle la veille de son exécution



#### Texte 4

Léonie chérie,

J'ai confié cette dernière lettre à des mains amies en espérant qu'elle t'arrive un jour afin que tu saches la vérité et parce que je veux aujourd'hui témoigner de l'horreur de cette guerre.

Quand nous sommes arrivés ici, la plaine était magnifique. Aujourd'hui, les rives de l'Aisne ressemblent au pays de la mort. La terre est bouleversée, brûlée. Le paysage n'est plus que champ de ruines. Nous sommes dans les tranchées de première ligne. En plus des balles, des bombes, des barbelés, c'est la guerre des mines avec la perspective de sauter à tout moment. Nous sommes sales, nos frusques sont en lambeaux. Nous pataugeons dans la boue, une boue de glaise, épaisse, collante dont il est impossible de se débarrasser. Les tranchées s'écroulent sous les obus et mettent à jour des corps, des ossements et des crânes, l'odeur est pestilentielle.

Tout manque : l'eau, les latrines, la soupe. Nous sommes mal ravitaillés, la galetouse est bien vide ! Un seul repas de nuit et qui arrive froid à cause de la longueur des boyaux à parcourir. Nous n'avons même plus de sèches pour nous réconforter parfois encore un peu de jus et une rasade de casse-pattes pour nous réchauffer.

Nous partons au combat l'épingle à chapeau au fusil. Il est difficile de se mouvoir, coiffés d'un casque en tôle d'acier lourd et inconfortable mais qui protège des ricochets et encombrés de tout l'attirail contre les gaz asphyxiants. Nous avons participé à des offensives à outrance qui ont toutes échoué sur des montagnes de cadavres. Ces incessants combats nous ont laissé exténués et désespérés. Les malheureux estropiés que le monde va regarder d'un air dédaigneux à leur retour, auront-ils seulement droit à la petite croix de guerre pour les dédommager d'un bras, d'une jambe en moins ? Cette guerre nous apparaît à tous comme une infâme et inutile boucherie.

Le 16 avril, le général Nivelle a lancé une nouvelle attaque au Chemin des Dames. Ce fut un échec, un désastre ! Partout des morts ! Lorsque j'avais les sentiments n'existaient plus, la peur, l'amour, plus rien n'avait de sens. Il importait juste d'aller de l'avant, de courir, de tirer et partout les soldats tombaient en hurlant de douleur.

Les pentes d'accès boisées, étaient rudes. Perdu dans le brouillard, le fusil à l'épaule j'errais, la sueur dégoulinant dans mon dos. Le champ de bataille me donnait la nausée. Un vrai charnier s'étendait à mes pieds. J'ai descendu la butte en enjambant les corps désarticulés, une haine terrible s'emparant de moi. Cet assaut a semé le trouble chez tous les poilus et forcé notre désillusion. Depuis, on ne supporte plus les sacrifices inutiles, les mensonges de l'état-major. Tous les combattants désespèrent de l'existence, beaucoup ont déserté et personne ne veut plus marcher. Des tracts circulent pour nous inciter à déposer les armes. La semaine dernière, le régiment entier n'a pas voulu sortir une nouvelle fois de la tranchée, nous avons refusé de continuer à attaquer mais pas de défendre.

Alors, nos officiers ont été chargés de nous juger. J'ai été condamné à passer en conseil de guerre exceptionnel, sans aucun recours possible. La sentence est tombée : je vais être fusillé pour l'exemple, demain, avec six de mes camarades, pour refus d'obtempérer. En nous exécutant, nos supérieurs ont pour objectif d'aider les combattants à retrouver le goût de l'obéissance, je ne crois pas qu'ils y parviendront.

Comprendras-tu Léonie chérie que je ne suis pas coupable mais victime d'une justice expéditive ? Je vais finir dans la fosse commune des morts honteux, oubliés de l'histoire. Je ne mourrai pas au front mais les yeux bandés, à l'aube, agenouillé devant le peloton d'exécution. Je regrette tant ma Léonie la douleur et la honte que ma triste fin va t'infliger.

C'est si difficile de savoir que je ne te reverrai plus et que ma fille grandira sans moi. Concevoir cette enfant avant mon départ au combat était une si douce et si jolie folie mais aujourd'hui, vous laisser seules toutes les deux me brise le cœur. Je vous demande pardon mes anges de vous abandonner.

Promets-moi mon amour de taire à ma petite Jeanne les circonstances exactes de ma disparition. Dis-lui que son père est tombé en héros sur le champ de bataille, parle-lui de la bravoure et la vaillance des soldats et si un jour, la mémoire des poilus fusillés pour l'exemple est réhabilitée, mais je n'y crois guère, alors seulement, et si tu le juges nécessaire, montre-lui cette lettre.

Ne doutez jamais toutes les deux de mon honneur et de mon courage car la France nous a trahi et la France va nous sacrifier.

Promets-moi aussi ma douce Léonie, lorsque le temps aura lissé ta douleur, de ne pas renoncer à être heureuse, de continuer à sourire à la vie, ma mort sera ainsi moins cruelle. Je vous souhaite à toutes les deux, mes petites femmes, tout le bonheur que vous méritez et que je ne pourrai pas vous donner. Je vous embrasse, le cœur au bord des larmes. Vos merveilleux visages, gravés dans ma mémoire, seront mon dernier réconfort avant la fin.

Lettre d'adieu d'Eugène X

## Annexe 5 - La guerre comme écriture de la beauté : des mots pour magnifier la guerre<sup>5</sup>

---

### Présentation du corpus

Nous vivons des années orgueilleuses. L'image de soi et celle des autres sont au centre de toutes les préoccupations, de même que les images du passé, souvent instrumentalisées à des fins mémorielles et/ou politiques. Les médias déversent les images des récits barbares, violents, sanguinaires ; partout se multiplient assassinats, rapt, tortures ou trahisons souvent filmés, tournant en boucle, enserrant dans leurs rondes hallucinantes toujours de nouveaux consommateurs et commentateurs. Ici on meurt de faim, là on s'empresse de faire la guerre chimique. En termes d'aptitude nous semblons tous prêts. A faire, à voir, à recevoir la guerre.

Nos sociétés, avides d'images, avides de guerres aussi, ont pris soin de s'organiser en ce sens : elles possèdent toutes une armée de métier, des hommes prêts en permanence, prêts à aller mourir quand d'autres se lèvent pour aller au bureau. Bureau où l'on recommence une autre guerre, n'importe laquelle, comme s'il en fallait une pour fonctionner, guerres de marchés, guerres économiques, guerres politiques, guerres claniques, guerres des gangs et des cartels, guerre anti gangs, guéguerre. Jeux vidéo, dessins animés, films, jouets. Tout imite, célèbre, s'inspire de la guerre.

Il fut un temps où la barbarie semblait liée à l'absence de culture ; apanage de sauvages qui satisfaisaient leurs désirs de chair, de conquêtes et d'expansion. Et puis, avec les progrès des sciences et des techniques, la guerre est devenue un art et une technique.

Les guerres duraient des dizaines et des dizaines d'années. Les textes fondateurs de la culture européenne, tels que *l'Illiade*, *l'Odyssée*, *l'Enéide* en faisaient l'éloge. Ainsi, *l'Illiade* chantait la guerre, la guerre et sa beauté, la guerre et ses beautés. Homère célébrait les héros, leurs casques, leurs cuirasses, leurs armes étincelantes, leurs boucliers où les dieux eux-mêmes faisaient la guerre, leur ardeur au combat, leur bravoure. Les aèdes s'en faisaient l'écho, en donnaient le tempo, et le chant des armes devenait champ du savoir et champ d'honneur puisque c'est à fleur de texte que les enfants apprenaient à lire, à écrire, à devenir des hommes illustres. Une approche sensible, émerveillée pleine de poésie et d'émotion, presque solennelle où guerre, poésie et beauté entraient en résonance.

La guerre est ainsi peinte dans la splendeur de ses composantes : Achille au combat devient l'égal d'un dieu. La guerre est affaire de techniques et de ruses merveilleuses. Elle se doit d'être racontée dans une langue si pure et si travaillée que la narration en devient parfois merveilleuse.

De nombreux traités, dans tous les pays, intitulés *De l'art de la guerre* font d'elle un moment où s'exaltent le courage, la virilité, la stratégie, les capacités d'un chef à anticiper, à prendre en compte les données géographiques et climatiques. La musique, la peinture, la photographie, le cinéma célèbrent eux aussi la guerre, tant la destruction, la violence, le sang fascinent chacun d'entre nous. Le sport s'y est mis : les arts martiaux, au nom

---

<sup>5</sup> Mallette pédagogique proposée par Perrine Charlon Jacquier et Gwenaël Devalière  
<http://actualites.ecoledeslettres.fr/arts/la-grande-guerre-dans-tous-ses-etats-mallette-pedagogique/>

exotiques et orientaux, célèbrent le corps combattant, attaquant, s'auto-défendant avec ou sans accessoires. Il n'est pas jusqu'à la mode qui de tout temps y a participé : les costumes militaires ont régulièrement leurs lieux d'expositions, leurs vitrines, leurs artistes, leurs savoir-faire reconnus et admirés. La guerre inspire les arts ; au point que l'arme, outil de la puissance, outil du combat pour des valeurs communes, pour un idéal commun, devenue symbole, peut devenir œuvre d'art, prête à s'exposer dans des musées, et à faire l'objet d'une interprétation sémiotique.

C'est beau au point que des dizaines de milliers d'hommes furent prêts à se lever pour aller combattre, pour défendre un idéal patriotique, prêts à mourir pour ces valeurs. Et c'est cette beauté que l'Illiade sait peindre et magnifier. Pour Alessandro Baricco, « elle chante, la beauté de la guerre, et elle la chante avec une force et une passion inoubliable. Pas de héros ou presque dont ne soit célébrée la splendeur, morale et physique dans l'instant du combat. Pas de mort ou presque, qui ne soit un autel, richement décoré, et orné de poésie. La fascination pour les armes est constante, comme l'admiration devant la beauté esthétique des mouvements des armées. Les animaux, à la guerre sont magnifiques et solennelle la nature quand elle est le cadre du massacre. Même les blessures et les coups sont chantés comme l'œuvre superbe d'un artisanat paradoxal, atroce mais savant. On dirait que tout, depuis les hommes jusqu'à la terre, trouve dans l'expérience de la guerre sa réalisation la plus haute, esthétique et morale (...) Pendant des milliers d'années, la guerre a été pour les hommes, la circonstance où l'intensité de la vie s'exprimait dans toute sa puissance et sa vérité. Elle était à peu près la seule possibilité de changer son destin, pour trouver la vérité sur soi, pour accéder à une haute conscience éthique. »

Certes le texte peut paraître subversif. Mais il ne s'agit pas pour l'auteur de chanter la guerre à son tour mais bien plutôt d'expliquer en quoi le fait de reconnaître que cette beauté existe, permet d'envisager une alternative. Il continue « Aussi la tâche d'un vrai pacifisme aujourd'hui, devrait être non tant de diaboliser la guerre à l'extrême que de comprendre que c'est uniquement quand nous serons capables d'une autre beauté que nous pourrons nous passer de celle que la guerre depuis toujours nous offre. Construire une autre beauté, c'est peut-être la seule voie vers une paix vraie »

Quel sens cela a-t-il, dans un moment comme celui-ci, de commémorer la Grande Guerre ? Rappeler la force de l'évènement ? Insister sur la violence de masse à une échelle sans précédent ? Mettre en exergue l'épreuve nationale ? Envisager le devoir de mémoire ? Montrer l'horreur pour avancer sur la voie de la paix ?

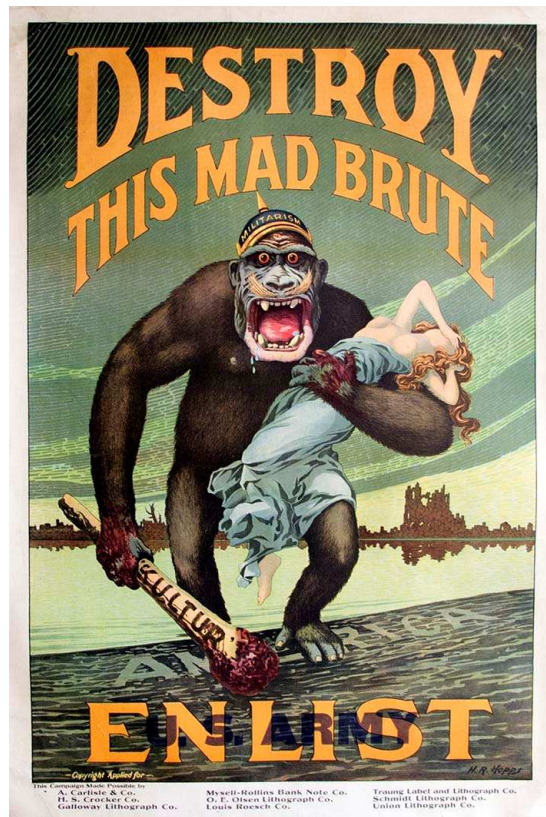
Documents iconographiques



Juan Gimenez, *La mort en son Royaume*, illustration d'une lettre de René Jacob



Marcel GROMMAIRE, *La Guerre*, 1925



Affiche de propagande américaine, 1917



## Corpus de textes

### Texte 1

Ah Dieu ! que la guerre est jolie  
Avec ses chants ses longs loisirs  
Cette bague je l'ai polie  
Le vent se mêle à vos soupirs  
Adieu ! voici le boute-selle  
Il disparut dans un tournant  
Et mourut là-bas tandis qu'elle  
Riait au destin surprenant

Guillaume Apollinaire (1880 - 1918)

### Texte 2

La boucle des cheveux noirs de ta nuque est mon trésor  
Ma pensée te rejoint et la tienne la croise  
Tes seins sont les seuls obus que j'aime  
Ton souvenir est la lanterne de repérage qui nous sert à pointer la nuit  
En voyant la large croupe de mon cheval j'ai pensé à tes hanches  
Voici les fantassins qui s'en vont à l'arrière en lisant un journal  
Le chien du brancardier revient avec une pipe dans sa gueule  
Un chat-huant ailes fauves yeux ternes gueule de petit chat et pattes de chat  
Une souris verte file parmi la mousse  
Le riz a brûlé dans la marmite de campement  
Ça signifie qu'il faut prendre garde à bien des choses  
Le mégaphone crie  
Allongez le tir  
Allongez le tir amour de vos batteries  
Balance des batteries lourdes cymbales  
Qu'agitent les chérubins fous d'amour  
En l'honneur du Dieu des Armées  
Un arbre dépouillé sur une butte  
Le bruit des tracteurs qui grimpent dans la vallée  
Ô vieux monde du XIXe siècle plein de hautes cheminées si belles et si pures  
Virilités du siècle où nous sommes  
Ô canons  
Douilles éclatantes des obus de 75  
Carillonnez pieusement

Guillaume Apollinaire (1880-1918), « Fusée »

### Texte 3

Depuis dix jours au fond d'un couloir trop étroit  
Dans les éboulements et la boue et le froid  
Parmi la chair qui souffre et dans la pourriture  
Anxieux nous gardons la route de Tahure  
J'ai plus que les trois cœurs des poulpes pour souffrir  
Vos cœurs sont tous en moi je sens chaque blessure  
O mes soldats souffrants ô blessés à mourir  
Cette nuit est si belle où la balle roucoule  
Tout un fleuve d'obus sur nos têtes s'écoule  
Parfois une fusée illumine la nuit  
C'est une fleur qui s'ouvre et puis s'évanouit  
La terre se lamente et comme une marée  
Monte le flot chantant dans mon abri de craie  
Séjour de l'insomnie incertaine maison  
De l'Alerte la Mort et la Démangeaison [...]  
O poètes des temps à venir ô chanteurs  
Je chante la beauté de toutes nos douleurs  
J'en ai saisi des traits mais vous saurez bien mieux  
Donner un sens sublime aux gestes glorieux  
Et fixer la grandeur de ces trépas pieux  
L'un qui détend son corps en jetant des grenades  
L'autre ardent à tirer nourrit des fusillades  
L'autre les bras ballants porte des seaux de vin  
Et le prêtre-soldat dit le secret divin.  
J'interprète pour tous la douceur des trois notes  
Que lance un lorient canon quand tu sanglotes  
Qui donc saura jamais que de fois j'ai pleuré  
Ma génération sur ton trépas sacré  
Prends mes vers ô ma France Avenir Multitude  
Chantez ce que je chante un chant pur le prélude  
Des chants sacrés que la beauté de notre temps  
Saura vous inspirer plus purs plus éclatants  
Que ceux que je m'efforce à moduler ce soir  
En l'honneur de l'Honneur la beauté du devoir

Guillaume Apollinaire (1880-1918), « Champ de l'Honneur », 1915



#### Texte 4

Que c'est beau ces fusées qui illuminent la nuit  
Elles montent sur leur propre cime et se penchent pour regarder  
Ce sont des dames qui dansent avec leurs regards pour yeux bras et cœurs[...]  
Mais ce serait plus beau encore s'il y en avait plus encore  
Cependant je les regarde comme une beauté qui s'offre et s'évanouit aussitôt  
Il me semble assister à un grand festin éclairé a giorno  
C'est un banquet que s'offre la terre  
Elle a faim et ouvre de longues bouches pâles  
La terre a faim et voici son festin de Balthasar cannibale [...]

Guillaume Apollinaire (1880-1918), « Merveille de la guerre »

#### Texte 5

*Mobilisé en 1914 dans un escadron de cavalerie, Antoine de Lévis-Mirepoix combattit sur l'Ourcq et la Somme, comme capitaine. Il est l'auteur de Les campagnes ardentes (1917).*

Au fond des tranchées, cependant, guette une vie surabondante, une haine superbe, une volonté qui remplace au creux de la terre la sève des froments disparus. Là se meuvent, avec une sereine accoutumance, ceux qu'on pourrait nommer les guetteurs sacrés. Tandis qu'ils scrutent le silence dans l'ombre ou dans la lumière, le sang du pays circule librement derrière eux, affluant et refluant des campagnes aux villes, sa respiration n'est point oppressée, ses loisirs lui demeurent et avec eux l'épanouissement des travaux. Une douce et chaude atmosphère est maintenue autour de la patrie, grâce à cette bande de terre morte au bord de laquelle s'éternise la veillée des armes. Y songent-ils ceux-là, qui, depuis tant de jours, supportent, tout en bravant la mort, leur ennui grandiose ? Pour enjoués qu'ils soient et bons enfants, ils ne méritent pas d'être toujours évoqués avec ce soi-disant vocabulaire des tranchées, cette affectation de vulgarité où l'on veut trop voir le symbole de leur rude bravoure. Ils savent, ainsi que les bergers, le silence évocateur et la contemplation. Quand le clair de lune, aux gabions, vient oindre d'or bleuisant leurs silhouettes casquées, leurs torsos serrés dans des peaux de bêtes et les patine à la façon de guerriers anciens, jusqu'à leur âme il porte sa grave harmonie. Et, dans l'immobilité des postes d'écoute, sans distraire les yeux de leur tâche, les guetteurs savent rêver.

Antoine duc de LÉVIS-MIREPOIX, *Les campagnes ardentes*, 1917

## Texte 6

Après avoir monté longtemps au flanc d'une colline qui semblait porter un fort, ils virent, avant d'atteindre la crête, les silhouettes des hommes de la compagnie précédente se détacher sur le ciel avec des contours qui par instants devenaient très précis ; et le ciel lui-même, qui n'avait cessé de rougir davantage à mesure qu'ils approchaient de Verdun, battre par pulsations irrégulières d'un rouge plus vif qui tournait au rose, comme si des soupirs de lumière étaient venus continuellement crever au bord de l'horizon. En arrivant sur la crête, ils eurent un spectacle que beaucoup d'entre eux, en dépit de leurs dix-huit mois de guerre, n'avaient jamais contemplé.

Une ville brûlait. Elle ne brûlait pas tout entière dans un seul souffle. Dix, vingt, trente brasiers différents produisaient leur flamme. Certains étaient petits, concentrés, ronds comme un œil. D'autres étiraient vers le haut des lanières de feu et de fumée, les secouaient dans le vent. D'autres crépitaient, lançaient des flammèches et des étincelles dans tous les sens, formaient des figures fugitives de soleils et de couronnes. Tous étaient reliés entre eux par une nuée rougeâtre, rebondie, grasse, qui se retournait sur elle-même, dans un mouvement continu de reptile, et que des explosions disloquaient tout à coup. Parfois un point de cette nuée gonflait, s'ouvrait comme une fleur ; et il en naissait un brasier de plus. Il était difficile de ne pas penser aux immenses feux, de Bengale qu'on avait vus jadis, les soirs de fête, et aux fusées, aux bombes d'artifice qui les parsèment d'éclatements. Mais ce feu de Bengale-ci avait une singularité : les fusées, au lieu de lui sortir du ventre, semblaient, venir d'en haut, piquer une tête dans la nuée rouge, pour éclater au beau milieu.

Les hommes, tout en commençant à se laisser dégouliner le long de la descente, tout en résistant au poids de leur sac qui leur tirait les épaules en arrière, tout en faisant leur possible pour accrocher leurs talons au sol à travers la boue neigeuse, regardaient brûler Verdun. Ils pensaient des tas de choses, dont certaines étaient à peu près les mêmes dans toutes les têtes ; dont certaines étaient plus particulières ou même tant soit peu étranges...

Il y avait une idée qui ne faisait défaut chez personne : « C'est rigolo à regarder. C'est même beau à voir dans son genre. C'est des coups d'œil qu'on n'a pas souvent l'occasion de s'offrir. C'est vrai, avec cette neige qui se reflète aux alentours... Les collines sont toutes roses, jusque loin. Sûrement qu'à voir comme ça, ça n'est pas triste. C'est même plutôt féérique. Les Boches ont de la chance de pouvoir s'offrir ça sur le dos des copains. A se demander seulement s'ils le voient de chez eux. »

Les gars des régions envahies du Nord — nombreux depuis quelque temps au 151e — sans tout à fait se défendre d'admirer le spectacle, tendaient à le prendre moins légèrement que les autres.

Jules ROMAIN, *Les hommes de bonne volonté*, 1932

### Texte 7

« J'ai vu de beaux spectacles ! D'abord les tranchées de boches défoncées par notre artillerie, malgré le ciment et les centaines de sacs de terre empilés les uns au-dessus des autres ; ça c'est intéressant. Mais ce qui l'est moins, ce sont les cadavres à moitié enterrés montrant, qui un pied, qui une tête ; d'autres, enterrés, sont découverts en creusant les boyaux. Que c'est intéressant la guerre ! On peut être fier de la civilisation. »

Extrait d'une lettre de Pierre RULLIER, le 26 juillet 1915

### Texte 8

C'était bien vallonné de ce côté-là. C'était la Meuse, avec ses collines, avec des vignes dessus, du raisin par encore mûr et l'automne, et des villages en bois bien séchés par trois mois d'été, donc qui brûlaient facilement. Un village brûlait toujours du côté du canon. On en approchait, pas beaucoup, pas de trop, on le regardait seulement d'assez loin le village, en spectateurs pourrait-on dire, à dix, douze kilomètres par exemple. Et tous les soirs ensuite, vers cette époque-là, bien des villages se sont mis à flamber à l'horizon, ça se répétait, on en était entourés, comme par un très grand cercle d'une drôle de fête de tous ces pays-là qui brûlaient, devant soi et des deux côtés, avec des flammes qui montaient et léchaient les nuages. On voyait tout y passer dans les flammes : les églises, les granges, les unes après les autres, les meules qui donnaient des flammes plus animées, plus hautes que le reste, et puis les poutres qui se redressaient tout droit dans la nuit avec des barbes de flammèches avant de chuter dans la lumière.

Ça se remarque bien comment ça brûle un village, même à vingt kilomètres. C'était gai. Un petit hameau de rien du tout qu'on n'apercevait même pas pendant la journée, au fond d'une moche petite campagne, eh bien, on n'a pas idée la nuit, quand il brûle, de l'effet qu'il peut faire ! On dirait Notre-Dame ! Ça dure bien toute une nuit à brûler, un village, même un petit, à la fin on dirait une fleur énorme, puis, rien qu'un bouton, puis plus rien. Ça fume et alors c'est le matin.

Louis Ferdinand CELINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1932